

2
LE NABAB

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

M. F. HALÉVY

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre impérial de l'Opéra Comique,
le 1^{er} septembre 1853.



PARIS

M^{me} V^e JONAS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DU GRAND-CERF, 52.

1853

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LORD EVENDALE, actionnaire de la Compagnie des Indes.	M. COUDERC.
ÇORILLA, sa femme.	M ^{lle} ANDRÉA-FAVEL.
ARTHUR, jeune officier, son cousin.....	MM. PONCHARD.
LE BARONNET JOHN CLIFFORT, médecin....	MOCKER.
TOBY, manufacturier.....	BUSSINE.
DORA, sa nièce.....	M ^{me} MIOLAN.
UN DOMESTIQUE de lord Evendale.....	M. LEJEUNE.

La scène se passe dans les Indes anglaises, aux environs de Calcutta.

La mise en scène de cet ouvrage est rédigée et publiée par M. L. Palianti.

Avis. — Vu les traités internationaux relative à la propriété littéraire, on ne peut représenter ni traduire cette pièce à l'Étranger sans l'autorisation des auteurs, ni la réimprimer sans l'autorisation des auteurs et de l'éditeur.

LE NABAB

ACTE I.

Le théâtre représente les jardins d'une riche habitation. Une tente attachée à de grands arbres, orne une espèce de véranda. Sous cet abri, qui la protège contre le soleil, Corilla est étendue sur un lit de repos : des esclaves indiennes rafraîchissent l'air avec des éventails de plumes. Lord Arthur est debout près de Corilla. Ça et là, des officiers anglais et des dames anglaises, des habitants de Calcutta, Des domestiques passent, sur des plateaux, des glaces et des sorbets.

SCÈNE I.

INTRODUCTION,

CHŒUR.

Vert bosquet, dôme de feuillage,
Par ton épais et doux ombrage
Tu nous défends des feux du jour,
Mais non pas de ceux de l'amour.

CORILLA.

AIR.

De la froide Angleterre
Au rivage indien,
Peu m'importe, sur terre,
Quel pays est le mien !
Moi, je vois ma patrie
Où mon cœur est heureux,
Et je donne ma vie
A qui j'aime le mieux.

(S'adressant à un esclave.)

Esclave au teint bruni, qu'a vu naitre Lahore,
Sers aux fils d'Albion ces sorbets odorants,

(Aux femmes qui s'éventent.)

Vous, pour calmer les feux dont l'ardeur nous dévore,
Appelez sur nos fronts les zéphirs caressants.

De la froide Angleterre

LE NABAB.

Au rivage indien,
Peu m'importe, etc.

ARTHUR, à *Corilla*.

Appeler près de vous les zéphirs, c'est très-sage !
Les amours y viendront d'eux-mêmes...

CORILLA.

Vous croyez ?

Toujours galant, milord !

ARTHUR.

Et toujours à vos pieds,
Soupirant sans espoir !...

CORILLA.

Ah ! c'est vraiment dommage !
Pour vous indemniser, je promets que ce soir
Vous porterez au bal mes fleurs et mon mouchoir.

CAVATINE.

Vive le caprice !
Dieu plein de malice,
Dont l'instinct propice
M'inspire souvent !
Il fait ma puissance !
Même dans la danse,
J'aime l'inconstance
Et le changement !
La Bayadère
Qui la prônait,
Vive et légère,
Seule régnait !
Mais moi j'arrive
Sur cette rive ;
Tout aussitôt
On me demande
Et sarabande
Et fandango !
Vive le caprice !
Dieu plein de malice,
Dont l'instinct propice
M'inspire souvent !
Il fait ma puissance !
Même dans la danse,
J'aime l'inconstance
Et le changement !

ARTHUR.

Lady Evendale ira donc ce soir au bal du gouverneur ?

CORILLA.

Mais oui... mon mari me l'a défendu... c'est déjà une raison... Sous prétexte que tout l'ennuie, il faudrait ne jamais sortir, et l'aider chez lui à s'ennuyer.

ARTHUR.

C'est absurde !

CORILLA.

N'est-ce pas ?

ARTHUR.

Car enfin, lord Evendale est un des plus riches nababs de l'Inde... une fortune immense !...

CORILLA.

Je crois que oui !

ARTHUR.

Une femme délicieuse !

CORILLA.

Vous trouvez ?

ARTHUR.

Je trouve qu'il a trop de bonheur... et c'est là ce qui l'ennuie... il devrait donc partager avec ses amis. . avec moi... son cousin !

CORILLA.

Le plus aimable de nos gentlemen... le plus séduisant de nos officiers...

ARTHUR.

Vous voulez rire, milady ! mais j'atteste que depuis mon départ de la métropole, je n'ai trouvé en ce pays conquis qu'une seule cruelle, et c'est vous !

CORILLA.

Eh bien ! cela vous change un peu !

ARTHUR.

Cela me change... cela me change, au point que j'en des sèche, que j'en déperis... et que décidément le climat de l'Inde ne me vaut rien.

CORILLA.

Comme à mon mari !

ARTHUR.

Moi, c'est par excès de désespoir... et lui... par excès contraire... Vous l'aimez tant !

CORILLA.

Nous nous détestons !

ARTHUR.

Ah bah !

CORILLA.

Nous ne sommes jamais d'accord.

ARTHUR.

Un mariage d'inclination !

CORILLA.

Raison de plus !

ARTHUR.

Pour lequel il a tout bravé ! tout sacrifié !

CORILLA.

C'est ce qui m'a fait prendre les grandes passions en haine... vous ne m'adressez pas une phrase, pas un mot d'amour que je n'aie entendu sortir de sa bouche..... enfin, à travers vos serments, vos désespoirs et vos tendresses, je vois toujours mon mari... jugez s'il est possible d'y tenir.

ARTHUR.

Mais c'est indigne !... et au lieu de vous adorer, je vais vous maudire, vous accabler des noms les plus odieux, et alors...

CORILLA, *riant.*

Et alors, peut-être, je vous aimerai.

ARTHUR.

Ah ! je ne sais plus où j'en suis !... et si je ne contenais ma fureur...

CORILLA.

Mon mari est mieux que cela., il ne se fâche jamais !

ARTHUR.

Comment ?

CORILLA.

Il n'est qu'ennuyeux... Eh ! tenez, tenez, on vient... ce doit être lui... je le sens au froid glacial qui me saisit.

ARTHUR, *regardant à droite.*

En effet ! c'est lui que je viens d'apercevoir au bout de cette allée.

CORILLA.

Que vous disais-je ?... (*S'adressant aux convives et leur montrant la porte à gauche.*) Milords et miladys...

ARTHUR.

Quoi ! vous partez ?

CORILLA.

Puisqu'il arrive... (*Aux convives.*) Des rafraîchissements et un goûter nous attendent dans la salle voisine.

CHOEUR.

Vive le caprice !
Dieu plein de malice, etc.

(Arthur offre sa main à Corilla ; les officiers à d'autres dames, et tous entrent dans la salle à gauche.)

SCENE II.

LORD EVENDALE, entrant en rêvant, par la droite, puis UN DOMESTIQUE.

EVENDALE.

J'ai eu tort de ne pas suivre mon idée... de ne pas me tuer hier soir... je n'aurais pas eu à supporter cette matinée dont la chaleur est accablante !.. sans compter que ce matin ma femme a du monde, mes ennemis intimes... toute la société élégante et oisive de la ville. J'entends d'ici leur babillage... ils sont capables de faire de la musique... qui sait, même... de jouer du piano... (Avec effroi.) Quelque sonate peut-être !... Allons, décidément, j'ai eu tort de ne pas me... (A un domestique qui entre.) Que veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

Milord a fait demander son cheval pour la promenade ?

EVENDALE.

C'est inutile... il fait trop chaud.

LE DOMESTIQUE.

Milord préfère sa litière ?

EVENDALE.

Je préfère rester tranquille !

LE DOMESTIQUE.

Voici alors un paquet de lettres pour milord...

EVENDALE.

Lire tout cela et y répondre !.. Décidément il fait trop chaud, et la vie est trop lourde à supporter. Ecoute-moi, John... va me chercher dans ma chambre une boîte à pistolets.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur veut s'exercer au tir ?

EVENDALE.

Oui... va vite ! (L'arrêtant.) John !

LE DOMESTIQUE, revenant.

Milord !

EVENDALE.

J'ai réfléchi... (A part.) Des armes à feu, de ce temps-ci... Non, descends-moi un petit flacon doré, avec un bouchon surmonté d'un rubis, que tu trouveras sur la cheminée.

LE DOMESTIQUE, *sortant.*

Oui, milord.

EVENDALE.

De l'opium excellent, dans un sorbet glacé... à la bonne heure, c'est une sensation agréable, j'en ai si peu... une partie de plaisir dont je me fais fête... et quant à ces lettres, les lira qui voudra... (*En décachetant une.*) De la maison Cardighan, un million de roupies dont on me donne avis... un million de roupies!... encore!... rien qu'à les compter... quel travail!... Heureusement, je ne serai plus là... et cette écriture... de mon ami Cliffort, le savant médecin, l'ami de ma jeunesse, lui que chacun disait mort. Quel bonheur! c'est bien son écriture... mais ce n'est pas son nom... (*Regardant la signature.*) Le major comte Kourakoff! (*Lisant.*) « Depuis cinq ans, amis et ennemis, tout » le monde me croit mort; j'ai des raisons de désirer que cela » continue; ne me donne donc plus désormais que le nom de » comte Kourakoff. » Soit, son nouveau nom ne changera rien à notre vieille amitié... Il arrive, il débarque à Calcutta aujourd'hui même... Ah! j'ai bien fait de ne pas me tuer... je n'aurais pas été là pour le recevoir!

LE DOMESTIQUE, *rentrant et lui présentant un flacon.*

Voici, milord.

EVENDALE.

C'est bien, c'est bien!... (*Mettant le flacon dans sa poche.*) Plus tard, cela me servira! (*Le Domestique sort.*) Mon premier, mon seul ami! Un savant, un philosophe, un sage... ce n'est pas lui qui se serait jamais marié... Jamais je n'aurais exécuté une folie pareille, si je l'avais eu à côté de moi, il y a deux ans... Il n'y était pas, par malheur!... Enfin, je l'embrasserai avant... avant mon départ... Ce sera le premier agrément que j'aurai eu depuis six mois... Aussi, j'éprouve là une joie, un bonheur... (*avec découragement*) qui ne pouvait durer longtemps... Voilà ma femme!

SCENE III.

CORILLA, LORD EVENDALE.

CORILLA, *à la cantonade.*

Adieu, mes amis... Adieu, milords! A ce soir! soit!... Avec vous la première contredanse...

EVENDALE.

Une contredanse par une température pareille!

CORILLA.

Qu'est-ce à dire, milord?

EVENDALE.

Que je plains votre partner... Quel est-il? sans indiscrétion...

ACTE I.

CORILLA.

Votre cousin Arthur, le jeune baronnet!

EVENDALE.

Lui!... C'est différent! C'est bien fait! Cela lui apprendra!...
Et où dansez-vous ainsi?

CORILLA.

Au bal de lord Hastings, le gouverneur!

EVENDALE.

Je croyais vous avoir dit que je ne pouvais y aller!

CORILLA.

Vous, milord!... Mais, moi... il suffit qu'une chose me fasse plaisir, pour qu'elle vous contrarie...

EVENDALE.

Ou plutôt, il suffit que je vous adresse une prière.

CORILLA, avec colère.

Dites un ordre... un ordre tyrannique, qui a révolté tout le monde, et auquel, bien certainement, je ne me soumettrai pas!

EVENDALE, à part.

Décidément, j'ai eu tort de ne pas me... cela m'aurait évité aujourd'hui une scène... comme j'en ai déjà eu tant de fois... Et toujours la même chose (*bâillant*), c'est assommant!...

CORILLA.

Que vois-je, ô ciel! Je vous aurais pardonné de la colère et des éclats... mais bâiller ainsi avec moi... en tête-à-tête!

EVENDALE.

Deux époux bien unis ne font qu'un... et quand je suis seul, je m'ennuie!

CORILLA, avec colère.

Milord!

EVENDALE.

Écoutez-moi, ma chère Corilla... je voudrais pour vous plaire aller chez le gouverneur, que je ne le pourrais pas... J'attends ce soir quelqu'un que je vous prie d'accueillir de votre mieux, car c'est un ami à moi.

CORILLA.

Vous êtes si aimable pour les miens!

EVENDALE.

Je les supporte, du moins...

CORILLA.

En ne les écoutant pas!

EVENDALE.

Seul moyen de les supporter... car ce sont des faits ou des

sots... tandis que celui-ci est un homme de mérite... le major comte Kourakoff, qui autrefois, et comme médecin, a parcouru les Indes !

CORILLA.

Le comte Kourakoff !

EVENDALE.

A qui je dois mon nom et ma fortune !

CORILLA.

Comment cela, s'il vous plaît ?

EVENDALE.

C'est assez difficile à vous dire... je le ferai cependant !

CORILLA.

Je vous en serai fort obligée !

EVENDALE.

Le dernier lord Evendale, l'un des plus opulents actionnaires de la compagnie des Indes, avait eu d'une jeune Indienne un fils ; c'était moi... Lord Evendale, ennemi-né du mariage, voulait laisser tout ce qu'il possédait à un jeune médecin, le major Kourakoff, qui venait de lui sauver la vie... Celui-ci refusa, en lui disant : Vous avez un fils à qui vous devez non-seulement cette fortune, mais plus encore... et subjugué par l'ascendant de son ami, lord Evendale, avant de mourir, donna sa main à sa mère, et son nom à moi, son unique héritier... Voilà ce que je dois au comte Kourakoff...

CORILLA.

Ah ! c'est de là que vous viennent ces immenses richesses ?

EVENDALE.

Dont j'ai fait un si mauvais usage !

CORILLA.

En m'épousant, peut-être !

EVENDALE, *secouant la tête.*

Eh ! mais !...

CORILLA, *avec colère.*

Qu'est-ce à dire ?

EVENDALE.

Non pas... parce que vous étiez une artiste jeune et belle... Les grâces et les talents sont une dot qui en vaut bien une autre... Mais avant d'épouser la brillante prima-dona, que chacun adorait, la belle Corilla, qui avait ravi ma raison... j'aurais peut-être dû étudier un peu son caractère.

CORILLA.

Caractère que vous connaissiez très-bien, milord... Jamais je ne l'ai caché, au contraire... car c'est justement parce que j'é-

tais capricieuse, impérieuse et coquette, que vous m'avez aimée, choisie... Ces qualités qui vous avaient séduit, je les ai toujours... Je suis toujours la même... Ce n'est pas moi, c'est vous qui êtes changé... vous qui détestez maintenant les défauts que vous admiriez alors !

EVENDALE, *à part.*

Allons, j'ai mal fait de ne pas me... cela m'eût évité le désagrément de reconnaître qu'elle avait raison !

DUO.

CORILLA.

C'est vous qui me devez de la reconnaissance !

EVENDALE.

Ah ! c'est trop fort !

CORILLA.

C'est vous, ingrat !

EVENDALE.

Quelle insolence !

CORILLA.

Quand vingt rivaux m'offraient le plus heureux destin,
Je vous ai, sur eux tous, donné la préférence !
J'ai daigné, par faveur, vous accorder ma main !

EVENDALE, *à part.*

Ah ! ma folie a bien mérité cette offense...

Tu l'as voulu, George Dandin !

ENSEMBLE.

EVENDALE.

Il faut dévorer en silence
L'ingratitude et le dédain !
Tu l'as voulu dans ta démence,
Tu l'as voulu, George Dandin !

CORILLA.

Avec raison mon cœur s'offense
Des reproches et du dédain...
Quand à mes pieds chacun m'encense...
Quand mon pouvoir est souverain !

CORILLA.

Oui, sans vous j'aurais su conquérir l'opulence...
Tous ces trésors, dont vous m'environnez,
Mon talent seul me les aurait donnés,
Et de plus, les bravos, la divine influence,
Dont la gloire couronne une *prima dona* !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! *brava ! brava !*
Gloire que votre nom jamais ne me rendra.

EVENDALE, *avec colère.*

Ah! milady!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

EVENDALE.

Il faut dévorer en silence, etc.

CORILLA.

Avec raison mon cœur s'offense, etc.

EVENDALE.

Finissons-en... rarement je commande,

Mais aujourd'hui, milady, je demande

Que l'ami par nous attendu

Comme en sa maison soit reçu.

Vous serez donc pour lui gracieuse, attentive!

CORILLA.

Gracieuse!

EVENDALE.

Il le faut... car je l'entends ainsi!

Je l'aime!

CORILLA.

C'est donc ça que je ressens pour lui

Une répulsion, une haine instinctive!

ENSEMBLE, *avec ironie et l'un à l'autre.*

Que cette sympathie

Est bien digne d'envie!

Ah! qu'il est doux,

Pour des époux,

De se comprendre

Et de s'entendre,

De s'obéir,

De se chérir.

(Avec colère, et chacun à part.)

Ce mariage,

Dur esclavage,

Que chaque instant

Rend plus pesant,

Lien funeste

Que je déteste,

Par toi l'enfer

Nous est ouvert.

EVENDALE.

Si vous vous avisez de mal le recevoir...

CORILLA.

Que sur ce point votre cœur se rassure...

Je ne recevrai pas du tout!

EVENDALE, étonné.

Comment ?

CORILLA.

Ce soir

Je vais au bal.

EVENDALE.

Et moi, je vous le jure,

Vous n'irez pas !

CORILLA, froidement.

J'irai !

EVENDALE.

Je vous le défends bien !

CORILLA.

Raison de plus !

EVENDALE.

Craignez de me déplaire.

CORILLA.

Et craignez mon courroux... une femme en colère

De se venger a toujours le moyen.

EVENDALE.

Vous !

CORILLA.

Moi !

EVENDALE.

Vous !

CORILLA.

Moi !

EVENDALE.

Vous n'irez pas !

CORILLA.

J'irai !

(Avec colère.)

J'irai ! j'irai ! j'irai !

EVENDALE.

O mariage infernal !

CORILLA.

O pouvoir abhorré !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Que cette sympathie

Est bien digne d'envie !

Ah ! qu'il est doux, etc.

(Corilla sort vivement par la porte à gauche.)

SCENE IV.

LORD EVENDALE, SIR CLIFFORT.

CLIFFORT, à la cantonade.

Est-ce que j'ai besoin de me faire annoncer chez un ami...
(L'apercevant.) Evendale !... c'est lui !

EVENDALE, *courant à lui.*

Henri! mon ange gardien! mon sauveur!

CLIFFORT, *l'embrassant.*

Ton ami! ça dit tout!... j'avais promis à la pauvre Indienne, qui fut ta mère... je lui avais promis à sa dernière heure, de veiller sur son fils... et tu sais que je tiens mes serments.

EVENDALE.

Toujours!... excepté cette fois... cinq années entières sans me donner de tes nouvelles!

CLIFFORT.

Il fallait que ce fût possible... l'amour de la science vous mène souvent plus loin qu'on ne voudrait... Depuis cinq ans, tout le monde a dû me croire mort... je reviens du Caucase!

EVENDALE.

Toi, mon pauvre ami?

CLIFFORT.

Eh! oui... j'ai voulu faire avec l'armée russe... une campagne contre les Circassiens... étudier leurs usages et leurs mœurs... c'était mon désir... il n'a été que trop bien exaucé... pendant cinq ans leur prisonnier!...

EVENDALE.

Est-il possible?...

CLIFFORT.

Pour ne pas dire leur domestique, leur esclave... J'ai eu rudement à souffrir dans ma dignité d'homme et de savant... Longtemps d'abord j'ai cru que le bâton était le fond de la langue... aussi à la première occasion où j'ai pu fuir, je me suis hâté de regagner l'armée russe!

EVENDALE.

Où tu as mené une triste vie!

CLIFFORT.

Où j'ai trouvé des titres, des honneurs... Major et comte Kourakoff... Voilà ce que je dois à mes bons amis les Circassiens!

EVENDALE.

Tes bons amis!...

CLIFFORT.

Je leur dois bien autre chose... un grand secret...

EVENDALE.

Lequel?

CLIFFORT.

Celui d'être heureux!... Depuis les cinq années de captivité passées chez eux... l'existence a pris pour moi un charme in-

connu... Rien ne me choque, tout est bien... les contrariétés et les ennuis de ce monde ne peuvent plus m'atteindre... quels que soient les chagrins qui se présentent pour m'effrayer ou m'abattre, je hausse les épaules avec mépris, en leur disant : J'ai vu mieux que cela... passons à d'autres !

EVENDALE.

Quoi ! vraiment !...

CLIFFORT.

Parlons de toi... qui, grâce au ciel, n'a jamais souffert... Qui, voluptueux nabab, dors ici sur des feuilles de roses...

EVENDALE, *d'un air triste.*

Moi, mon ami?...

CLIFFORT.

En est-il une, par hasard, dont le pli t'ait réveillé?... Cette fortune colossale que t'avait laissée ton père, était peut-être assez difficile à dépenser à toi tout seul!...

EVENDALE.

Non ! j'avais des amis.

CLIFFORT.

Qui t'ont aidé.

EVENDALE.

Et puis, après avoir essayé de toutes les folies. .. m'ennuyant de tout, je me suis marié...

CLIFFORT.

Il y avait des remèdes plus doux... Mais enfin, si tu as fait un bon choix... si tu es heureux...

EVENDALE.

Je suis le plus malheureux des hommes !

CLIFFORT.

Ah ! bah !... moi qui te supposais une femme charmante !

EVENDALE.

Au contraire!...

CLIFFORT.

Elle est donc laide?

EVENDALE.

Elle est jolie.

CLIFFORT.

C'est donc une idiote ?

EVENDALE.

Elle a de l'esprit comme un démon et des talents comme un ange... une voix ravissante... une jeune fille de bonne maison qui, se trouvant à dix-huit ans seule et sans ressource, avait, pour sauver sa vertu, pris le théâtre.

CLIFFORT, *riant.*

Ah ! bah !

EVENDALE.

Parole d'honneur!... elle y tournait toutes les têtes... à commencer par la mienne... et beauté coquette, mais inexorable...

CLIFFORT.

Tu l'as épousée ?

EVENDALE.

Complètement !

CLIFFORT.

Les Anglais n'en font jamais d'autres !

EVENDALE.

Grande folie, n'est-ce pas? ..

CLIFFORT.

Nullement!... la folie est de prendre au sérieux ce qu'il faut prendre en riant... et de regarder comme réel un malheur chimérique...

EVENDALE.

Chimérique, dis-tu?... je te déclare, moi, qu'il n'y a pas au monde de chaîne plus insupportable !

CLIFFORT.

Laisse donc... si tu avais été cinq ans prisonnier au Caucase !

EVENDALE.

Ah ! je changerais volontiers !

CLIFFORT.

Allons donc !

EVENDALE.

Je changerais, te dis-je !

CLIFFORT.

Non pas moi !

EVENDALE.

Ah ! c'est que tu ne sais pas ce que c'est que le mariage !

CLIFFORT.

C'est ce qui te trompe !

EVENDALE.

Tu as été marié ?

CLIFFORT.

Très-bien !... c'est-à-dire, très-mal !...

EVENDALE.

Comme moi, par inclination?...

CLIFFORT, *d'un ton solennel.*

Tous les hommes sont sujets aux erreurs .. même les médecins !...

EVENDALE.

Ta femme était donc colère, entêtée ?

CLIFFORT.

Oui !

EVENDALE.

Capricieuse, coquette ?...

CLIFFORT.

Oui !

EVENDALE.

Et tu étais ?...

CLIFFORT.

Je le crois !

EVENDALE.

Mon pauvre ami !... Et que' fis-tu, alors ?

CLIFFORT.

Je ne fis aucun bruit... et changeant de nom, je partis pour le Caucase, sans me plaindre, en philosophe !

EVENDALE.

Philosophe ou non... je ne prendrais pas ainsi la chose...

CLIFFORT.

• C'est que tu n'as pas été en Circassie !

RECITATIF.

Quand un maître, un tyran, au travail vous entraîne,
 Quand du fouet sanglant la lanière inhumaine
 Fait voler les lambeaux de vos membres meurtris,
 Les ennuis de l'hymen, ses chagrins, ses colères,
 Auprès de pareils maux sont des peines légères,
 Et c'est après l'enfer rêver le paradis.

CAVATINE.

Des soucis du ménage
 Aisément on guérit !
 Comme l'a dit un sage,
 Un sage, homme d'esprit !
 Et qui, je le suppose,
 S'y connaissait très-bien !
 De loin, c'est peu de chose
 Et de près ce n'est rien !

L'amour fait ta souffrance
 Et torture ton cœur !
 Avec l'indifférence
 Renaîtra le bonheur !
 Chez toi, pour être en garde
 Contre de tels chagrins,
 De temps en temps regarde
 Les ménages voisins !
 Tu verras, tu verras...
 Et tu diras :
 Des soucis du ménage
 Aisément on guérit !
 Etc. . . .

SCENE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE avec un bouquet.

EVENDALE, au domestique.

Où allez-vous?... qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Un bouquet pour milady !

EVENDALE, lui prenant le bouquet.

Très-bien ! laisse-nous ! (*Le Domestique sort.*)

CLIFFORT, regardant le bouquet.

Bouquet superbe ! bouquet de bal !

EVENDALE.

C'est probable ! je lui avais défendu de quitter la maison !

CLIFFORT.

C'est ta faute... il fallait lui ordonner de sortir !

EVENDALE.

C'est juste... elle serait restée au logis... (*Regardant le bouquet.*) Ah ! que vois-je là, au milieu de ces roses...

CLIFFORT.

Une surprise !

EVENDALE, avec colère.

Une lettre, un billet doux !... (*Lisant la signature.*) Sir Arthur, le baronnet !... pardieu ! je ne m'en serais jamais douté !

CLIFFORT.

Comme c'est nous... comme c'est mari !

EVENDALE.

Nous causerons de cela plus tard, mon ami... (*Il sonne sur un timbre.*) Mais je veux qu'avant tout tu prennes quelques instants de repos... (*Au domestique qui paraît.*) Conduisez monsieur

dans son appartement... (*Bas au domestique.*) Tu reviendras dans une heure, ici, prendre mes ordres... D'ici là, qu'on ne laisse entrer personne... (*A Clifffort.*) Ce soir, ici, à table, j'ai quelques amis, quelques compatriotes à qui je serai heureux de te présenter !

CLIFFORT.

A tantôt ! (*Il sort avec le domestique.*)

SCENE VI.

EVENDALE, seul, en regardant le bouquet qu'il a posé sur la table.

C'est une belle invention que les bouquets... et surtout les petits cousins... quand ils arrivent à propos... Moi qui m'ennuyais, voilà une distraction !... ou je tuerais mon cousin, et ce sera un fat de moins... ou bien, ce que je veux, ce que je désire... il me tuera, sans que j'aie la peine de m'en mêler... (*S'essuyant le front avec son mouchoir.*) Il fait si chaud !... alors permis à lui d'épouser ma veuve... à moins que celle-ci, d'après les coutumes de l'Inde, ne veuille absolument se brûler sur mon bûcher ! Non !... elle ne se brûlera pas !... elle épousera en secondes noces mon cousin le baronnet... se sera bien fait... je serai vengé, une vengeance posthume... et de peur de leur laisser ma fortune... à qui la donnerai-je ?... eh ! parbleu ! à celui à qui je la dois, et qui la mérite mieux que moi... à Clifffort, mon seul ami... (*Se mettant à table et écrivant.*) Oui, oui, écrivons... Donation pleine, entière, sans réserve... (*Regardant autour de lui. Montrant la porte à droite.*) Quel silence... est-ce que ma femme serait déjà sortie ! sortie pour cette fête !... (*On entend un grand bruit de porcelaines brisées. Evendale reprend froidement.*) Non, elle est encore ici !

SCENE VII.

DORA, EVENDALE, à droite, écrivant et tournant le dos à Dora.

DORA, sortant de la droite.

Ah ! mon Dieu ! quel tapage et quel colère !

EVENDALE, sans se retourner et brusquement.

Qui vient là ?

DORA.

Pardon, monsieur !

EVENDALE, de même.

J'ai défendu de laisser entrer personne !

DORA.

Monsieur est de la maison ?

EVENDALE.

Apparemment !

DORA, *timidement.*

Vous ne pourriez pas alors, mon bon monsieur, me faire parler à lord Evendale !

EVENDALE, *écrivant toujours.*

Pas dans ce moment !... il n'y est pas... il est occupé !... voyez lady Evendale !

DORA, *se rapprochant.*

J'en viens, monsieur... elle n'a pas voulu me recevoir... elle essaie une robe de bal, et comme la robe n'allait pas, il paraît qu'elle a brisé un cabaret de porcelaines !

EVENDALE, *de même.*

C'est bien cela.

DORA.

Et donné un soufflet à sa femme de chambre qu'elle a renvoyée... je le tiens de sa femme de chambre... qui le tenait d'elle.

EVENDALE, *écrivant toujours.*

Et que voulez-vous à milady... ou à milord ? je le lui dirai.

DORA.

Monsieur est son intendant ?

EVENDALE.

Peu importe ! pourvu que vous vous dépêchiez !...

DORA.

Ah ! qu'il est méchant !

EVENDALE.

Allons donc... je n'ai pas de temps à perdre... parlez toujours... je vous entends !

DORA.

Monsieur, je suis venue dans l'Inde avec ma mère et mon père, qui était sergent dans l'armée anglaise, un bien brave homme, monsieur... le sergent Straw !... Vous ne l'avez pas connu ?

EVENDALE, *écrivant toujours.*

Non !

DORA.

Il a été tué sous les murs de Lahore... ma mère est morte de la fièvre jaune... et aussi de chagrin !

EVENDALE.

Morts !... (*A part.*) Ils sont bien heureux, ceux-là !

DORA.

Et moi, orpheline, je suis toute seule en ce pays, n'ayant qu'un parent au monde, mon oncle qui est en Angleterre, un ouvrier, un contre-maître dans une manufacture...

EVENDALE, *avec impatience.*

Après ?

DORA.

Et quoiqu'il ait à peine de quoi vivre, si je pouvais aller le retrouver...

EVENDALE, *de même.*

Après ?

DORA.

Il y a aujourd'hui, dans une heure, un paquebot qui va partir de Calcutta ; le passage coûterait vingt guinées... Il y a là des négociants et des marins qui offrent bien de me le payer... mais, vous comprenez... ça me coûterait trop cher...

EVENDALE, *brusquement.*

Il suffit !

DORA.

Et je me disais : Si lady Evendale, ou bien milord, qui sont si riches...

EVENDALE, *plus brusquement.*

Assez, vous dis-je ! assez !...

DORA, *tombant sur un canapé à gauche et pleurant.*

Ah ! tout est fini pour moi ; il n'y a plus d'espoir !

EVENDALE, *voyant entrer le domestique, cache la lettre qu'il vient d'écrire et la lui remet.*

Cette lettre au major, demain, entends-tu bien ? demain matin seulement, pas avant. Il y aura pour toi, je t'en répons, un bon pourboire... Va-l'en !... *(Le domestique sort : Evendale met plusieurs billets de banque dans un petit portefeuille, où il écrit à la hâte quelques mots sur la première page.)* Et maintenant, à lord Arhur, mon cher cousin... Mais auparavant... *(Regardant Dora qui pleure et cache sa tête dans ses mains.)* Ah ! j'ai bien fait de ne pas me tuer ce matin !... *(Il passe derrière Dora, jette sur ses genoux le portefeuille, puis il s'enfuit vivement.)*

SCENE VII.

DORA, *seule et ouvrant le portefeuille qu'Evendale lui a jeté.*

RÉCITATIF.

Que vois-je ! ô ciel ! trois cents guinées !

Quel bon ange a soudain changé mes destinées !

Serait-ce, par hasard, ce terrible intendant,

A la voix farouche et brutale ?

(Regardant de plus près.)

Quelques mots sont écrits... oui, vraiment,

(Lisant.) De la part de lord Evendale. *(Avec douleur.)*

Et je n'ai pu le voir... hélas ! mon bienfaiteur

Se dérobe à mes yeux... mais non pas à mon cœur !

LE NABAB.

AIR.

Vous, qui de la pauvre orpheline
 Fuyez les vœux reconnaissants !
 Que votre âme au moins les devine ;
 Vivez heureux !... vivez longtemps !
 Et que parfois, sur ce rivage,
 Pour vous payer de vos bienfaits,
 Un rêve vous offre l'image
 Des heureux que vous avez faits !
 Mais l'heure approche, et l'on m'attend !
 Oui, du départ voici l'instant !

CAVATINE.

Heureuse attente ! ô doux moment !
 Oui, du départ voici l'instant !
 J'entendrai donc, ô mes compagnes,
 Le chant si doux de nos montagnes !

Léger navire,
 Viens me conduire ;
 Terre où j'aspire,
 Mon seul espoir !
 L'âme ravie
 Naît à la vie.
 O ma patrie !
 Je vais te voir !

Ah ! lorsque l'Angleterre
 A mes yeux brillera,
 Quand de notre chaumière
 Le toit chéri m'apparaîtra !
 Permet, Dieu que j'implore,
 Ah ! permets, Dieu sauveur,
 Que je les voie encore
 Sans mourir de bonheur !

Léger navire,
 Viens me conduire,
 Etc. . . .

STRETTE.

J'entends le bruit des flots,
 Les cris des matelots.
 A toi, mon bienfaiteur,
 Et mes vœux et mon cœur ;
 Mais mon âme ravie
 A tressailli d'espoir !

O famille ! ô patrie !
Je vais donc vous revoir.

(Elle sort en courant par le fond, au moment où Clifford et le domestique entrent par la droite.)

SCÈNE IX.

CLIFFORT, LE DOMESTIQUE, botté, éperonné, et un fouet à la main.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur, il ne faut pas que vous le disiez à milord.

CLIFFORT.

Et pourquoi ?

LE DOMESTIQUE.

Pourquoi?... Parce que milady, à qui il ne fait pas bon de désobéir, m'envoie sur-le-champ à vingt lieues d'ici, à cheval, pour une commission à elle, une parure... et d'un autre côté, milord m'a dit : « Tu remettras cette lettre au major, demain matin, demain seulement, pas avant... Il y aura pour toi, j'en suis sûr, un bon pourboire. »

CLIFFORT, *souriant*.

Que tu ne veux pas perdre... je comprends.

LE DOMESTIQUE.

Comme de juste.

CLIFFORT, *lui donnant de l'or*.

Le voici... Et ne crains rien ; je serai censé n'avoir reçu le message que demain.

LE DOMESTIQUE.

A merveille !... je peux alors partir ?

CLIFFORT.

A l'instant même ! (*Le Domestique sort.*)

SCÈNE X.

CLIFFORT, *seul, décachetant le papier*.

Qu'est-ce que cela signifie?... (*Parcourant l'écrit.*) Donation de tous ses biens, à moi!... (*Lisant.*) « Mon bon et fidèle ami, » depuis longtemps l'ennui m'accable. L'ennui et ma femme, » c'est trop à la fois!... Quand tu recevras cette lettre, je serai » délivré de l'un et de l'autre... Je me suis précautionné d'un » duel avec mon jeune cousin lord Arthur... et si ce moyen me » manque, j'en ai un plus sûr, qui ne me manquera pas... Fais » meilleur usage que moi de la fortune que je te devais, et que » je te rends... » (*Avec effroi.*) Ah! courons... non!... (*Regardant vers la gauche et avec joie.*) C'est lui... je l'aperçois de loin, au milieu de ses amis. Cerveau malade!... Allons! une bonne

ordonnance!... (*Il se met à la table à droite et écrit rapidement quelques lignes pendant la ritournelle.*)

SCÈNE XI.

CLIFFORT, EVENDALE, CHOEUR DE CONVIVES HOMMES et
FEMMES.

FINALE.

(*Pendant le chant suivant, Cliffort et les convives se saluent. Des esclaves apportent une table, richement servie. Cliffort a toujours les yeux attachés sur Evendale et suit tous ses mouvements.*)

CHOEUR.

Sur les rives du Gange,

Séjour des voluptés,

Tout sourit, tout promet un bonheur sans mélange !

A nos yeux enchantés !

EVENDALE, à part, avec humeur.

Mon attente est trompée !

C'est comme un fait exprès... le destin me poursuit !

Quand j'espérais un coup d'épée...

J'en donne deux.... rien ne me réussit!...

(*Tirant un flacon de sa poche.*)

Mais du moins ce flacon, ce fidèle breuvage

Ne me trahira pas... je veux mourir en sage,

Le sourire à la bouche et la coupe à la main,

Comme Sardanapale, au milieu d'un festin.

(*Haut.*)

A table!... amis... à table!

EVENDALE et LE CHOEUR.

Sur les rives du Gange.

Séjour des voluptés,

Tout sourit, tout promet un bonheur sans mélange,

A nos yeux enchantés !

CLIFFORT.

PREMIER COUPLET.

De la philosophie,

Amis, je me défie,

Alors que son flambeau

Nous conduit au tombeau !

Mourir est bien facile ;

Sans être fort habile,

Un sot peut ici bas

Se donner le trépas !

Tandis que savoir vivre

Est un rare talent...

Que dans plus d'un gros livre

On n'apprend pas souvent !

(*Levant son verre.*)

Oui, vivons

Et chantons

Et buvons !

Mes amis, puisqu'il faut qu'on succombe,

Ah ! du moins succombons au plaisir !

Car un jour nous aurons dans la tombe

Le loisir de dormir !

CHOEUR.

Mes amis, puisqu'il faut qu'on succombe,

Ah ! du moins, etc. . . .

CLIFFORT.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous, que ce monde ennuie,

Qui fermez à la vie

Vos yeux, et pour jamais...

Ah ! plutôt ouvrez-les...

Voyez, le ciel rayonne,

Dieu lui-même vous donne

L'amour et les raisins !

Et les joyeux refrains !

Oui, les roses nouvelles

Qui naissent sous nos pas,

Oui, l'amour et les belles

Tout nous dit ici bas :

Oui, vivons

Et chantons,

Et buvons !

Mes amis, puisqu'il faut qu'on succombe,

Ah ! du moins succombons au plaisir !

Etc. . . .

CHOEUR, *reprise.*

Mes amis, puisqu'il faut, etc. . . .

(*A la fin de ce chœur, on entend une marche orientale vive et brillante.*)

TOUS.

Quel bruit se fait entendre ! et quel brillant cortège !

EVENDALE, *nonchalamment.*

C'est ma femme, je crois...

(*Bas à Cliffort.*)

Fidèle en ses desseins,

Qui, pour se rendre au bal, traverse ces jardins !

CLIFFORT.

Et tu le permets !

EVENDALE.

Que ferais-je ?...

(A part.)

D'ailleurs, peu m'importe à présent !

(Le cortège commence à paraître ; tous les convives tournent le dos à la table et regardent passer Corilla dans son palanquin, entourée d'esclaves, qui l'éventent avec de grands éventails ; elle est suivie par d'autres Dames et Seigneurs qui l'accompagnent.)

CHOEUR.

Honneur à la plus belle !

Que le plaisir fidèle

Partout suive ses pas !

(Tous les convives, debout, tournent la dos à la table. Evendale seul est assis, et Cliffort à quelques pas derrière lui, debout, et ne le perdant pas des yeux.)

EVENDALE.

Voici l'instant !... pendant que l'on ne me voit pas !

(Il verse le contenu du flacon dans un verre.)

CLIFFORT, à part.

Dieu ! que fait-il ?

(Il descend près d'Evendale ; tous deux, en ce moment, sont sur le devant du théâtre, et tournent le dos au cortège, qui continue à défiler.)

EVENDALE, encore assis, et montrant son verre qui est resté sur la table.

Je bois à l'amitié.

CLIFFORT, remplissant son verre.

Dans ce toast je suis de moitié ;

Mais tu sais qu'en amis sincères

Autrefois nous changions de verres,

Qu'il en soit de même !...

(Prenant vivement le verre qu'Evendale a laissé sur la table et lui donnant le sien.)

A tes vœux !

Amis, je bois !...

(Il porte le verre à ses lèvres.)

EVENDALE, se levant vivement.

Arrête, malheureux !

CLIFFORT, regardant Evendale qui baisse les yeux.

J'ai donc deviné juste !

(Il jette le vin qui est dans le verre.)

EVENDALE, à haute voix.

Eh bien ! oui,

CLIFFORT.

Du silence !

Tu veux mourir !

EVENDALE, *avec force.*

Et j'y suis résolu !

CLIFFORT.

Soit ! mais te souviens-tu du jour où tu m'as dû
Ta richesse... et bien plus, l'honneur et la naissance !
Tu me juras alors... tu m'en fis le serment,
De tout m'accorder...

EVENDALE, *vivement.*

Je te laisse en mourant

Tous mes biens !

CLIFFORT, *vivement.*

Peu m'importe ! il me faut plus encore...

EVENDALE.

Eh ! qu'est-ce donc ?

CLIFFORT.

Tu vas, fidèle à ton serment,

Me l'accorder...

EVENDALE.

Soit !

CLIFFORT.

Avant tout, je m'honore

Du nom de médecin... je tiens à te guérir !

EVENDALE.

Et moi, je te l'ai dit... je ne tiens qu'à mourir !

CLIFFORT.

Eh ! plus tard, j'y consens... mais pour mon honneur, moi,

Tu ne mourras que guéri... mon système,

(Tirant de sa poche le papier qu'il a écrit à la scène précédente.)

Mon ordonnance est là, dans ce papier...

Tu la suivras pendant un an entier !

(Voyant qu'Évendale veut décacheter le papier.)

Tu la liras plus tard...

(D'un ton grave.)

J'ai reçu ta promesse,

Sur l'honneur, et j'y compte... un an !... et puis après,

De quitter cette vie, ami, je te permets !

Je te rends ta parole...

*(Pendant ce temps le cortège est passé et les convives reviennent vers la table.)**(A haute voix.)*

Qu'on se remette à table !

Que rien ne trouble, amis, ce repas délectable !

Oui, vivons

Et chantons !

Mes amis, puisqu'il faut qu'on succombe,

Ah ! du moins succombons au plaisir !

Car un jour, nous aurons dans la tombe

Le loisir de dormir.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Mes amis, puisqu'il faut qu'on succombe,

Ah ! du moins, etc.

ACTE II.

La scène se passe dans le pays de Galles. — Le théâtre représente l'intérieur d'une fabrique ; au fond, une grande porte donnant sur des jardins ; à l'extérieur, un grand poteau sur lequel est écrit : *Manufacture de tabacs.*

SCÈNE I.

DORA, en scène au lever du rideau, TOBY, entrant portant des sacs d'argent.

TOBY.

Eh bien ! Dora, ma nièce... qu'est-ce que tu fais là ?

DORA.

Pardon, mon oncle... c'est que je pensais...

TOBY.

Et nos ouvriers !... c'est samedi ! c'est jour de paie ! (*Il va sonner une cloche qui est au fond, après avoir posé sur la table à droite les sacs d'argent.*)

CHOEUR d'ouvriers arrivant de tous côtés au son de la cloche.

La cloche résonne,

Au loin elle sonne

La fin des travaux,

L'heure du repos !

C'est le jour de paie !

Ce mot seul égaie

La bourse et le cœur

Du bon travailleur !

(*Ils se rangent tous au fond du théâtre en attendant la paie.*)

DORA, regardant autour d'elle.

Eh! mais... je ne vois pas Preston!

TOBY.

Il travaillait depuis l'aurore!

LES OUVRIERS.

Eh! sans doute, il travaille encore!

DORA.

C'est un bon ouvrier!

TOBY.

C'est un brave garçon!

TOUS.

De plus, un joyeux compagnon!

TOBY.

Qui depuis une année entière

Qu'il est ici... (*bas à Toby*) mérite un surcroît de salaire.

TOBY.

C'est bien! c'est bien! l'on verra.

DORA, à part, l'apercevant.

C'est lui! le voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, EVENDALE, *en habits d'ouvrier.*

EVENDALE, *entrant.*

Bonjour, mes amis! salut, mam'selle Dora!

TOBY.

PREMIER COUplet.

Le destin comble mes vœux;
Fabricant des plus heureux,
Les tabacs font ma richesse;
Aussi, je me dis sans cesse,
Tout est fumée ici-bas,
Hormis celle des tabacs.
Pourvu qu'à la ronde on fume,

Fume!..

Fume...

Fume...

L'argent vient... crac! je le hume
A la vapeur du tabac!

CHOEUR.

Pourvu qu'à la ronde on fume,

Fume, etc...

DEUXIÈME COUplet.

EVENDALE.

Des savants les almanachs,

TOBY.

Ne valent pas nos tabacs !

EVENDALE.

Par le tabac on oublie
Tous les maux de cette vie.
Le marin sur le tillac,

TOBY.

Le soldat à son bivouac,

EVENDALE.

Se croit riche quand il fume,
Fume...
Fume...
Fume...

Quand sa pipe le parfume
D'un nuage de tabac.

CHOEUR.

Se croit riche quand il fume,
Fume, etc...

TROISIÈME COUPLET

De l'ouvrier bon enfant,
La femme gronde souvent !

DORA.

Oui, souvent !

TOBY.

Le tabac est de sa vie
La seule philosophie !

EVENDALE.

Mieux que le rhum ou le rack...

TOBY.

Il réjouit l'estomac !

DORA.

Et c'est sa femme qui fume,

Fume...

Fume...

Fume...

Pendant que joyeux, il hume
Les délices du tabac !

CHOEUR.

Et c'est sa femme qui fume.

Fume...

Fume, etc.

(Un peu avant la fin des couplets, on a apporté à Toby des lettres et des journaux.)

EVENDALE, à Toby.

Ce n'est pas encore mon tour pour toucher ma paie?...

TOBY.

Eh ! non ; tu es arrivé le dernier !... mais parmi les lettres de commande et d'affaires qui m'arrivent, j'en vois là une pour George Preston.

EVENDALE, *prenant vivement la lettre.*

George Preston, ouvrier à la manufacture de tabacs, à Holywell, comté de Galles... c'est bien pour moi !

TOBY.

Tu sais donc lire et écrire ?

EVENDALE.

Tout au plus !

TOBY, à Dora.

Et il ne me l'a jamais dit !

DORA.

Monsieur George est si modeste !

TOBY.

Mais alors, mon garçon... lis ta lettre... (*Il va se placer à la table à gauche avec Dora, et distribue la paie aux ouvriers qui sortent à mesure qu'ils sont payés; pendant ce temps Evendale, debout sur le bord du théâtre, à droite, décachète sa lettre.*)

EVENDALE, *lisant la signature.*

Henri Clifford !

« Cher ami et cher malade,

» Je te prie avant tout de relire attentivement ma dernière ordonnance, et de t'assurer si elle a été bien et fidèlement exécutée. » (*Fouillant dans sa poche et en tirant un papier qu'il lit.*) « Le malade quittera Calcutta au plus tôt... » Je suis parti le soir même, m'embarquant pour l'Angleterre ! (*Lisant.*) « Le malade prendra, en partant, cinquante guinées, et s'arrangera pour vivre pendant un an avec cette somme... car d'ici là, je jure sur l'honneur de ne pas lui faire passer un schelling ! » Il a tenu parole !... (*Continuant.*) « Arrivé dans le pays de Galles, et sous le nom de George Preston, le malade se tirera d'affaires comme il pourra, par son industrie, son énergie, ou son esprit... s'il en a ! Misère et travail à haute dose... voilà ma première ordonnance !... » (*Vivement.*) Elle était rude, et je l'ai suivie... Je dois convenir, en revanche, que la recette du docteur a fait merveille... depuis que j'ai tant de peine à vivre, je tiens à la vie comme un enragé... je tiens à tous ces braves gens, ouvriers comme moi, en qui j'ai trouvé franchise, amitié... Mais achevons... (*Reprenant la première lettre.*) « Si l'ordonnance a été exactement suivie, tu dois être à présent en pleine

» convalescence... car voilà bientôt un an que dure le traitement... » Une année... déjà ! « Attends-toi donc incessamment à la visite de ton médecin !... » Est-il possible ! « Qui veut juger par lui-même de l'état du malade, avant de lui prescrire un nouveau régime... *Post-scriptum.* Je ne te parle dans ce moment ni de tes affaires, ni de ta femme... » Quelle attention... il craint, ce cher docteur, de troubler les progrès de ma convalescence... Mais il ne risquait rien... depuis que je suis dans le pays de Galles, et que la moitié de moi-même est aux Grandes-Indes... je ne lui en veux plus... au contraire... C'est étonnant, entre mari et femme, comme l'éloignement rapproche !...

TOBY, voyant que tous les ouvriers se sont éloignés, vient de puiser l'argent qui revient à Evendale et le lui donne.

Ils sont tous partis !... A nous maintenant de régler nos comptes... Cinq schellings par jour, font pour la semaine une guinée et dix schellings !

EVENDALE.

Merci, mon patron. Ah ! quel plaisir on éprouve à palper l'argent qu'on a gagné soi-même et par son travail... (*Le comptant.*) Eh ! mais, eh ! mais, dites donc... il me semble qu'il me manque un schelling six pence !

DORA, regardant.

Il a raison... Comment, mon oncle, vous ne faites pas mieux que cela les comptes !

TOBY.

Ne vas-tu pas me gronder !... (*Lui remettant de l'argent.*) Tout le monde se trompe... et comme indemnité je te dirai que Dora, ma nièce, a demandé pour toi de l'augmentation !

EVENDALE.

En vérité, miss !

TOBY.

Comme ouvrier, c'était difficile... parce que tu n'en sais pas long encore... mais, dès que tu sais lire et écrire, tu aideras ici ma nièce dans la tenue des registres... et au lieu de cinq schellings, tu en auras dix par jour.

EVENDALE, avec joie.

• Est-il possible ! dix que je gagnerai, à moi tout seul !

TOBY.

Je vais donner à la manufacture le coup d'œil du maître... Et toi, Dora, dès que tu l'auras mis au fait, tu viendras me retrouver ; j'ai à te parler d'une affaire importante... d'une affaire grave... et qui... tu m'entends... (*Il sort.*)

DORA.

Oui, mon oncle !

SCÈNE III.

DORA, EVENDALE, assis à la table à gauche.

DORA, se plaçant devant un registre.

Voilà, monsieur, ce que vous aurez à copier... c'est un peu difficile... mais je vous montrerai... je vous aiderai... comprenez-vous ?

EVENDALE.

Je tâche!... (*Regardant le registre.*) Mais d'après ce que je vois là, cette manufacture n'appartient donc pas à votre oncle ?

DORA.

Il ne l'a qu'à loyer... le propriétaire est lord Dembigh, un grand seigneur ruiné...

EVENDALE.

Vraiment !

DORA.

A telles enseignes que l'on vend tous ses biens, y compris son château... ce qui est fâcheux !

EVENDALE.

Pourquoi ?

DORA.

Parce que demain, jour de la fête du pays, on dansait d'ordinaire au château !

EVENDALE.

Et vous comptiez danser ?

DORA.

C'est si amusant... quand on a un bon danseur. Dansez-vous, monsieur George!... (*Regardant par-dessus son épaule.*) Ah ! la belle écriture!... plus belle que la mienne... et cela vaudrait plus de dix schellings par jour... si mon oncle était riche.

EVENDALE.

Il ne l'est donc pas ?

DORA.

Une si nombreuse famille!... dans ce pays de Galles, ils ont toujours dix à douze enfants, pour le moins !

EVENDALE.

Bah ! et pourquoi ?

DORA, naïvement.

C'est l'usage... et tous à sa charge... excepté moi, qui ai une dot, et une belle !

EVENDALE.

Et d'où vous vient-elle ?

DORA.

Si je vous le disais, vous ne le croiriez pas... et cela vou

empêcherait de travailler... (*Voyant le geste d'Evendale.*) Non... eh bien, monsieur, elle me vient des Grandes-Indes... où mon père était mort sergent... et pauvre orpheline, je ne savais comment retourner en Angleterre, lorsqu'il me vint dans l'idée de m'adresser à un grand seigneur, dont tout le monde disait un mal horrible... lord Evendale!

EVENDALE.

O ciel!...

DORA.

Vous en avez entendu parler ?

EVENDALE.

Oui, comme d'un être oisif, ennuyé, inutile!

DORA.

Juste!... c'est ce qu'ils disaient tous... et ce n'était pas vrai!

EVENDALE.

Vous le connaissez... vous l'avez donc vu?

DORA.

Lui!... non pas... Je n'osais m'avancer pour le regarder, tant il était bourru et de mauvaise humeur... mais au moment où perdant tout espoir, et fondant en larmes, je cachais ma tête dans mes mains... je sentis tomber sur mes genoux un portefeuille!

EVENDALE.

C'est vrai!

DORA.

Comment, si c'est vrai!... avec ces mots écrits de sa main : *De la part de lord Evendale...* et il avait disparu, et je n'avais pu me jeter dans ses bras... oui, monsieur... l'embrasser et le remercier... mais son souvenir ne m'a jamais quittée... mais soir et matin je prie pour lui... pour qu'il soit heureux... pour qu'il soit récompensé...

EVENDALE, *vivement.*

Il l'est!... il l'est à coup sûr... plus qu'il ne le mérite!

DORA.

Comment! plus qu'il ne le mérite... Apprenez, monsieur, que je ne laisserai jamais devant moi dire du mal de lui... Le connaissez-vous seulement?

EVENDALE.

Non! non!

DORA.

Eh bien! vous tout le premier... vous qui parlez... vous lui devez de la reconnaissance... car lorsque vous vous êtes pré-

senté ici, chez mon oncle, pour avoir de l'ouvrage... savez-vous pourquoi j'ai parlé en votre faveur... et pourquoi je vous ai porté intérêt... car j'en ai pris à vous, et beaucoup... c'est parce que dans le son de votre voix, il me semblait toujours entendre quelque chose de la sienne... le jour où il était si bourru et si grondeur...

EVENDALE.

Quoi ! c'est pour cela ?

DORA.

Oui, monsieur... voilà comment cela a commencé... Je ne dis pas que depuis, comme vous étiez un ouvrier laborieux, qui aviez une bonne conduite et de bonnes manières, ça ne m'ait pas disposé en votre faveur... mais si vous voulez que ça continue, il ne faut pas dire de mal de mes amis... il faut les respecter... il faut les aimer comme je les aime... ou sinon !

EVENDALE, *vivement.*

Dora ! si je pouvais... si j'osais vous parler, je vous dirais...

DORA.

Quoi donc ?

EVENDALÉ, *avec chaleur.*

Que vous êtes charmante... que vous êtes un ange... que tous les trésors du monde n'auraient jamais pu me donner ce que j'éprouve là d'émotions inconnues... (*S'arrêtant.*) Pardon ! pardon !

DORA.

Ça ne me fâche pas !

EVENDALE.

Vous ne m'en voulez-vous plus de mes idées sur lord Evendale ?

DORA.

Non ! si vous êtes réconcilié avec lui !

EVENDALE.

Cela commence...

DORA.

Si vous êtes persuadé que c'est un galant homme, un homme d'honneur !

EVENDALE.

Puisque vous le dites !

DORA.

A la bonne heure !

DUO.

DORA, *lui tendant la main.*

Je vous pardonne,
Tant je suis bonne,

LE NABAB.

Et je vous donne
Mon amitié.

EVENDALE.

Avec vous, indulgente et bonne,
Je suis donc réconcilié!

DORA.

Entre nous deux plus de nuage ;
Nous serons unis désormais.

EVENDALE, *avec joie.*

Est-il vrai ?

DORA.

Je ne mens jamais.

EVENDALE.

Eh bien ! alors, il est un gage
Que vous ne pouvez refuser.

DORA.

Lequel, monsieur ?

EVENDALE.

Un seul baiser.

DORA.

Vraiment, monsieur, vous voulez rire.
Ma parole doit vous suffire.

A l'instant je viens de vous dire :

Je vous pardonne,
Tant je suis bonne,
Et je vous donne
Mon amitié.

Déjà l'avez-vous oublié ?

EVENDALE.

Non, non, avec vous je soupçonne
Que je suis réconcilié!

Mais, moi, par caractère,
Je suis très-défiant,

DORA.

C'est fort mal!

EVENDALE.

Un serment

Ne peut me satisfaire.

DORA, *riant.*

Vraiment!

EVENDALE.

Il en est tant
Dont parfois on se joue ;

Mais, s'il était pourtant
Gravé sur votre joue...

DORA, de même.

Vous croiriez ?

EVENDALE.

A l'instant !

DORA.

Vouloir des gages,
Des arrérages,
C'est très-vilain !

EVENDALE.

Mais c'est l'usage ;
Il est fort sage,
Et plus certain !

DORA.

La défiance
Est une offense,
Quand j'ai juré !

EVENDALE.

Rien qu'un seul gage,
Pas davantage,
Et je croirai !

DORA.

C'est ridicule
D'être incrédule
A ce point-là.
Mais, malgré ça,
La défiance
Est une offense,
Quand j'ai juré !

EVENDALE.

Ah ! pour épreuve
Rien qu'une preuve,
Et je croirai !

DORA.

Mais, c'est égal...
Oui, c'est fort mal...

A ce moment Evendale l'embrasse. Elle reprend.)

Vouloir des gages,
Des arrérages,
C'est très-vilain.

EVENDALE.

Mais c'est l'usage ;
Il est fort sage

Et plus certain !

DORA.

Ah ! maintenant vous me croirez.

EVENDALE.

Je vous croirai

Quand vous voudrez !

DORA.

Vous me croirez,

Quand je dirai :

Je vous pardonne,

Tant je suis bonne,

Et je vous donne

Mon amitié.

Oui, tout est oublié !

EVENDALE.

Avec vous, indulgente et bonne,

Je suis donc réconcilié !

(*À la fin du duo, Evendale l'embrasse de nouveau, et Cliffort paraît à la porte du fond.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, CLIFFORT.

CLIFFORT, à la porte du fond.

Est-ce qu'il n'y a personne à la manufacture ?

DORA, s'enfuyant en poussant un cri.

Ah ! un étranger !

CLIFFORT, à Evendale.

Bravo.

EVENDALE, se retournant et courant à lui.

Henri !

CLIFFORT.

Bravo, mon malade !

EVENDALE.

Un malade hors de danger.

CLIFFORT, regardant Dora, qui s'éloigne.

Peut-être !

EVENDALE, lui serrant les mains.

Quel plaisir de se revoir !

CLIFFORT.

Après une année d'absence !

EVENDALE.

Plus que cela... après tout une existence nouvelle !

CLIFFORT.

Les mains rudes, le teint bruni, et la veste d'ouvrier, que tu portes avec une aisance...

EVENDALE.

Et un plaisir!... aujourd'hui du moins... car les commencements ont été pénibles... lorsqu'entouré naguère de valets et d'esclaves, il m'a fallu tout à coup me servir de mes bras, de mes jambes, et malgré moi...

CLIFFORT.

Te bien porter.

EVENDALE.

Et le jour, donc, où je me suis trouvé littéralement saisi un schelling dans ma poche!... Tu ne connais pas cette position-là ?

CLIFFORT.

Si, vraiment!... mais toi, un nabab, cela a dû te changer... C'était drôle !

EVENDALE.

Non, parbleu, Sans ressource, sans amis, le courage m'a manqué. Je t'ai écrit; tu n'auras pas reçu ma lettre...

CLIFFORT.

Si, vraiment!... Tu me demandais cent guinées.

EVENDALE.

Et tu ne m'as pas répondu?

CLIFFORT, *froidement*.

Il fallait un traitement énergique... il y allait de la guérison du malade.

EVENDALE.

En attendant, j'ai manqué mourir de faim et de froid.

CLIFFORT.

En vérité ?

EVENDALE.

Une nuit, entre autres, passée tout entière dans la rue d'Holywell.

CLIFFORT.

Est-il possible!... Et à quoi pensais-tu dans ce moment-là ?

EVENDALE.

A établir un jour des salles d'asile pour tous ceux qui n'en auraient pas.

CLIFFORT.

Tu vois bien... la nuit porte conseil.

EVENDALE.

Enfin, je ne demandais rien que du travail; et le lendemain

au matin, une Providence, c'en était une !... une jeune fille qui venait du marché, celle que tu as vue tout à l'heure, s'arrêta devant moi et me dit : Il y a toujours de l'ouvrage pour les honnêtes gens et les bons travailleurs. Vous m'avez l'air d'un brave jeune homme ; venez à la manufacture de mon oncle, maître Toby... c'est dit !... Voilà comment, depuis un an, je gagne cinq schellings par jour, et aujourd'hui dix ; car je suis monté en grade !.. et George Preston, je m'en vante, est aimé et estimé de tous... de son patron, de ses camarades.

CLIFFORT.

Et de moi, milord... qui vous salue, comme un homme de cœur !... car à présent, je l'espère, vous ne pensez plus à mourir ?

EVENDALE.

Depuis que mon médecin m'a appris à vivre !

CLIFFORT.

Science inconnue...

EVENDALE.

A beaucoup de tes confrères... Et maintenant, quelles nouvelles de l'Inde ?

CLIFFORT.

Le jour même de ton départ, je suis parti de Calcutta... Mais j'ai su que lord Arthur, ton jeune cousin, avait résisté à ses blessures !

EVENDALE.

Tant mieux !

CLIFFORT.

Les deux coups d'épée lui avaient fait un bien infini... et avaient étendu la domination anglaise dans l'Inde... toutes les beautés raffolaient de lui... et l'on assurait que lady Evendale, qui, tu le sais, ne pouvait souffrir le jeune officier...

EVENDALE.

S'intéressait à son sort !

CLIFFORT.

Mieux que cela !

EVENDALE, *froidement.*

Ah !

CLIFFORT.

Lady Evendale s'était embarquée sur le brick *la Pénélope*, pour aller à la découverte de son époux.

EVENDALE, *de même.*

Ah !

CLIFFORT.

Et s'était fait accompagner dans ses recherches, par le plus proche parent de son mari... ce même sir Arthur.

EVENDALE, *de même.*

Ah !

CLIFFORT.

Lorsque...

EVENDALE.

Ce n'est pas tout ?

CLIFFORT.

Non... voici le plus important !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TOBY, *entrant d'un air agité.*TOBY, *à Evendale.*

George, j'ai à te parler !

EVENDALE.

A moi, maître ?

TOBY.

A l'instant même !

EVENDALE.

C'est que je suis là, avec un étranger.

TOBY.

Quel est ce monsieur ? Que veut-il ?... vient-il pour acheter ?

CLIFFORT.

Précisément !

TOBY.

Une partie de tabac... à priser... à fumer !

CLIFFORT.

Vous l'avez dit !

TOBY.

Veuillez passez dans les bureaux.

EVENDALE.

Je vais le conduire.

TOBY, *brusquement.*

Du tout, j'ai besoin de toi... tu resteras... je le veux, je l'ordonne !

CLIFFORT, *avec colère.*

Par exemple !

TOBY.

Je suis le maître, je l'espère.

EVENDALE, *bas à Cliffort.*

C'est toi qui l'as voulu !

CLIFFORT.

C'est juste... il n'y a rien à dire. (*A Toby.*) Je vous suis,

monsieur. (*Bas à Evendale.*) Je vais t'attendre tout en faisant ma provision de tabac... (*Il sort avec un ouvrier qui l'accompagne.*)

SCÈNE VI.

EVENDALE, TOBY.

EVENDALE à Toby, qui, sous un air de colère, cherche à cacher son embarras.

Eh bien! qu'avez-vous donc, maître Toby?

TOBY, prenant la main d'Evendale.

Ce que j'ai?... ce que j'ai?

AIR.

Pour toi mon estime est grande!

Bon ouvrier, bon enfant!

Jamais une réprimande;

C'est pour ça que, franchement,

En ami, je te demande

De t'en aller sur-le-champ!

Avec mon amitié, va-t'en!

Intelligent, habile,

Et l'air toujours joyeux,

Nul ne m'est plus utile,

Nul ne travaille mieux...

Et puis de la droiture,

Caractère parfait!

Point de boxe ou d'injure;

Jamais au cabaret.

Et puis, le soir, sous l'ombrage,

Faisant, au son de ton archet,

Danser tout le village.

Ah! mon ami, quel coup d'archet!

(*Il fait le geste de jouer du violon.*)

Fra, la, la, la, la, la!

La, la, la, la, la, la!

(*Essuyant une larme.*)

Ah! pour nous quel regret!

(*Lui prenant la main.*)

Oui, mon ami,

Mon cher ami,

Je te le di!

Pour toi mon estime est grande!

Bon ouvrier, bon enfant!

Jamais une réprimande;

C'est pour ça que, franchement,
 En ami, je te demande
 De t'en aller sur-le-champ !
 Avec mon amitié, va-t-en !
 (*Tirant une bourse de sa poche.*)
 Avec tout mon argent,
 Va-t'en, va-t'en !
 Avec mon amitié, va-t'en !

EVENDALE.

Je vous remercie bien... mais je ne m'en irai pas sans savoir pourquoi.

TOBY.

Comment ! tu ne comprends pas que je ne peux pas te le dire ?

EVENDALE.

Il le faudra pourtant bien... ou je reste.

TOBY, *effrayé.*

Dieu ! s'il en était ainsi, apprends donc que tout à l'heure, j'ai parlé à ma nièce d'un parti superbe, qui se présente... un des premiers fabricants d'Holywell, qui est amoureux d'elle !

EVENDALE.

Je crois bien... ça n'est pas étonnant !

TOBY.

L'étonnant, c'est qu'elle refuse !

EVENDALE, *avec joie.*

En vérité !

TOBY.

Elle ne veut pas se marier !

EVENDALE.

Et pourquoi ?

TOBY.

Pourquoi ? parce que je me doute, je soupçonne... et quand je dis que je soupçonne... c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle en aimait un autre.

EVENDALE.

O ciel !

TOBY.

Un beau garçon, si on veut... de la tournure... mais un homme de rien... un ouvrier, qui n'a pas un schelling d'économie.

EVENDALE.

Est-il possible !

TOBY.

C'est indigne, n'est-ce pas ? la nièce d'un manufacturier...

parce qu'enfin, sans être fier, on tient à sa position... à son rang!

EVENDALE.

Vous avez raison.

TOBY.

N'est-ce pas?... Tu es un brave garçon, que ça doit désoler... et moi aussi... parce qu'elle est capable de refuser ainsi tous les partis!

EVENDALE.

Dora!... pauvre jeune fille... que ne puis-je reconnaître tant de générosité... que ne puis-je t'offrir ma main et ma fortune!

TOBY.

Certainement!... si tu en avais... mais n'en ayant pas.. tu comprends combien c'est désagréable pour moi... sans compter que cela peut lui faire du tort, à elle!

EVENDALE.

Ah! voilà ce que vous avez dit de mieux... car Dora mérite la tendresse du monde entier!

TOBY.

C'est vrai!

EVENDALE.

La mienne!

TOBY.

Non pas!

EVENDALE.

Et c'est parce que je l'aime... que je m'en irai... que je ne la verrai plus... que je vous obéirai, en vous détestant!

TOBY, *lui sautant au col.*

Ah! mon ami... mon neveu!... non! je me trompe... mais tu en étais digne... Après cela, mon garçon, tu comprends bien que je ne te renvoie pas sur-le-champ... mais ce soir, le plus tôt possible... le temps de faire ton paquet. (*Regardant vers le fond.*) C'est elle!... va-t'en.

EVENDALE, *à part.*

Ah! c'est ce que j'ai de mieux à faire! (*Toby fait sortir Evendale par la droite.*)

SCENE VII.

TOBY, DORA.

DUO.

TOBY, *regardant Dora qui s'avance en rêvant.*

Mettens un terme à nos alarmes!...

Que d'un seul coup tout soit fini !

(Haut à Dora.)

Tu peux, je crois, sécher tes larmes...

Car c'en est fait... il est parti !

DORA, *poussant un cri douloureux.*

Parti!...

TOBY, *se frottant les mains.*

Parti... ne pensons plus à lui !

DORA.

Ah! n'ayant plus sa vue à craindre,

Je puis pleurer, sans me contraindre !

ENSEMBLE.

DORA, *sanglottant toujours.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Pourquoi, par un vain effort,

Vouloir retenir encor

Les sanglots et la douleur

Qui brisent mon pauvre cœur !

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Me taire... Je ne peux pas !

Il faut que je pleure, hélas !

Ce seront mes derniers pleurs,

Car je sens que je me meurs.

Oui, je me meurs !

TOBY, *avec colère.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Voilà qu'elle pleure encor !

Goddam! sur un ton plus fort!

C'est assez! c'est trop de pleurs!

De sanglots et de douleurs !

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Mais tais-toi, ne pleure pas !

Tais-toi donc... que faire, hélas !

Moi-même je meurs de peur !

Rien n'égale ma frayeur !

Je meurs de peur !

TOBY, *la tenant à moitié évanouie.*

Dora! Dora!... je t'en supplie...

Ne va pas mourir dans mes bras!

DORA, *presque mourante.*

Sans lui, mieux vaut perdre la vie,

Et puisque vous... ne pouvez pas...

Consentir... adieu!... je m'en vas!

Mon bon oncle !

LE NABAB.

TOBY, *effrayé.*
Ne t'en va pas !

(*Hors de lui.*)

Je consens !

ENSEMBLE.

DORA, *poussant un cri en revenant d'elle, riant et chantant.*

O douce parole !
Allégresse folle !
Espoir qui console
Toutes les douleurs !
Je nais, je respire !
Et dans mon délire
Le joyeux sourire
Succède à mes pleurs !

TOBY.

O toi, mon idole !
Ton ivresse folle
M'émeut, me console
De tous les malheurs,
Et je ne puis dire
Quel joyeux délire
Fait naître le rire
Au milieu des pleurs !

TOBY.

Ainsi, de moi, ma chère,
Ton cœur est donc content ?

DORA.

Un oncle est un Dieu sur la terre !

TOBY.

Un oncle qui consent !

DORA.

Nous vous bénirons,
Nous vous aimerons !
Nous vous redirons
Noëls et chansons !

TOBY.

Comme en un instant
L'amour est changeant !
Toi qui sanglotais,
Et toi qui pleurais !

ENSEMBLE.

TOBY, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Toi, qui sanglottais si fort...
 Qui pleurais plus fort ençor !
 Le soleil et le beau temps
 Soudain chassent les autans !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! quel changement heureux !
 Au lieu des pleurs douloureux,
 C'est le sourire jeyeux
 Qu'on voit briller dans tes yeux,
 Oui, dans tes yeux !

DORA.

O douce parole !
 Allégresse folle !
 Espoir qui console
 De tous les malheurs !
 Je nais, je respire !
 Et dans mon délire
 Un jeyeux sourire,
 Remplace les pleurs !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CORILLA, ARTHUR, *parlant à la cantonade.*

TOBY.

Quel est ce bruit ?

CORILLA.

C'est un affreux pays que votre pays de Galles !

ARTHUR.

Permettez, milady... tous les pays sont affreux pour verser !

TOBY, *vivement.*

Une lady..., une grande dame... un accident.

CORILLA.

A deux pas de cette fabrique !

TOBY.

C'est la mienne.

ARTHUR.

Le fait est que notre roue est cassée, ainsi que le brancard...
 quant au landau... (*éternuant*) atchïs !... où sommes-nous ici ?

TOBY.

Dans une manufacture de tabac.

ARTHUR.

C'est donc ça !... atchïs !

TOBY.

Et comme vous n'en avez pas l'habitude... Nous avons ici des ouvriers fort habiles... (*A Corilla.*) Je vais donner des ordres pour qu'on répare votre chaise de poste.

DORA.

Et si milady daigne accepter jusqu'à demain l'hospitalité? (*Corilla fait un signe d'assentiment.*)

TOBY.

Dora, ma nièce, va préparer l'appartement de milord et de milady.

CORILLA.

Non pas!... (*Montrant la droite.*) Moi, de ce côté... et le baronnet où vous voudrez!

TOBY.

Monsieur n'est donc pas?...

CORILLA.

Je vous présente sir Arthur... un proche parent... un cousin de mon mari... qui voyage pour son instruction.

ARTHUR.

Et milady pour son agrément!

CORILLA, à Dora.

A tout à l'heure, ma belle enfant... merci, maître Toby!...

TOBY, à part.

Cette femme-là est charmante! (*A Dora.*) Viens, ma nièce!.. (*Ils sortent par la droite.*)

SCENE IX.

CORILLA, ARTHUR.

ARTHUR.

Décidément, la fatalité me poursuit sur terre et sur mer!

CORILLA.

Et moi, donc... je ne connais pas de femme...

ARTHUR.

De femme plus heureuse...

CORILLA.

Plus à plaindre que moi!

ARTHUR.

Mais vous, milady, c'est parce que vous le voulez; car, enfin, tout vous obéit, tout cède à vos caprices... mais moi qui ne peux pas fléchir un seul des vôtres... et chaque jour c'en est un nouveau!...

CORILLA.

Plaignez-vous donc !

ARTHUR, *avec chaleur.*

Eh bien ! oui, je me plaindrai... je vous rappellerai sans cesse mes amours, ma constance, mes bouquets, mes deux coups d'épée... voilà des titres !

CORILLA.

Certainement ! Pauvre baronnet !... des titres qui m'avaient touchée malgré moi... L'imprévu, le romanesque de la situation ; et puis, votre pâleur qui vous rendait intéressant !... Par malheur... non, je veux dire, par bonheur... vous ne pouviez pas toujours être blessé !

ARTHUR.

Et vous m'aviez dit, vous m'aviez promis qu'après ma guérison !...

CORILLA, *d'un air de doute.*

Croyez-vous ?...

ARTHUR.

Je le jure !

CORILLA.

C'est possible !... La bonne santé, la gaieté, les couleurs, vous ont été moins favorables... C'est un caprice si vous le voulez, j'en conviens ; mais si c'était raisonnable, ce ne serait plus un caprice... alors, vous ne l'auriez pas inspiré... alors, vous n'auriez rien à me demander.

ARTHUR.

Permettez !... Lorsque, sous le ciel de l'Inde, je vous pressais d'écouter mon amour, vous me répondiez en souriant : « Plus tard, loin des bords du Gange... » Et quand je vous rappelais votre promesse sur ce paquebot qui fendait les flots de l'Océan, vous me disiez : « Taisez-vous !... quand nous toucherons les rivages de l'Europe... »

CORILLA.

Eh bien ?

ARTHUR.

Eh bien, milady, le pays de Galles, c'est l'Angleterre... l'Angleterre, c'est l'Europe... Nous ne sommes plus sur ce maudit navire !...

CORILLA.

Par malheur ! car il était plus solide et plus sûr que la chaise de poste que vous avez la maladresse de me rappeler.

ARTHUR.

Il n'en est pas moins vrai que plus je fais de chemin et moins j'avance ; il n'en est pas moins vrai, je le répète, que sur terre et sur mer, je vois chaque jour mes espérances renversées !

CORILLA.

Si vous parlez encore de verser, je vais avoir des attaques de nerfs, je le sens !

ARTHUR.

Eh bien, non, milady ! eh bien, non, je me tais !

CORILLA.

A la bonne heure ! vous voilà aimable !... Vous l'êtes quand vous voulez... mais vous ne voulez jamais !

ARTHUR.

Si vraiment ! Je ne m'occupe que de vous, de votre sécurité ; et nous pouvons traverser la Grande-Bretagne sans danger, grâce à la précaution que j'ai prise...

CORILLA.

Laquelle ?

ARTHUR.

Un trait de génie !... J'ai fait mettre dans la *Gazette de Bombay* un article rédigé par moi, où il est dit que le vaisseau sur lequel nous étions embarqués a fait naufrage, naufrage complet ; rien n'en est échappé !...

CORILLA.

A quoi bon ce mensonge ?

ARTHUR.

A quoi bon ?... Comment, milady, vous qui avez de l'esprit, vous ne comprenez pas qu'on ne songera pas à nous poursuivre, et que, nous croyant naufragés, lord Evendale, mon féroce cousin, ne courra plus après nous ?

CORILLA.

Ce sera peut-être dommage !

ARTHUR.

Pourquoi cela ?

CORILLA.

Ce serait du dramatique... un coup de théâtre... une scène !

ARTHUR, *à part*.

Merci ! un troisième coup d'épée... et pour ce que cela me rapporte !...

CORILLA.

Enfin, ce serait du nouveau... Moi, je m'ennuie à périr !

ARTHUR.

Et que voulez-vous donc ?

CORILLA.

Retournons dans l'Inde !

ARTHUR.

Nous en arrivons !

CORILLA.

C'est pour cela.

ARTHUR, *à part.*

Ah ! qu'une femme capricieuse est insupportable, en tête-à-tête !

CORILLA, *à part.*

Ah ! qu'un fat est assommant dans l'intimité...

ARTHUR, *à part.*

Puisque nous ne savons l'un et l'autre que faire... si je reprenais ma déclaration... ici, du moins, rien ne viendra m'interrompre... (*Sur la ritournelle du duo, Arthur va fermer la grande porte du fond, puis il revient près de Corilla, qui est assise à gauche.*)

DUO.

ARTHUR.

Sur les rives du Gange,
Lorsqu'à mes yeux surpris
Avec tes ailes d'ange

Tu m'apparus...

(S'interrompant pour éternuer.)

Tu m'apparus... Attchis !

CORILLA, *se levant.*

Qu'avez-vous ?

ARTHUR.

Rien !... Attchis !

(Reprenant.)

Je sentis dans mon âme
Et dans mes sens ravis,
Un trait de vive flamme
Qui pénétrait... Attchis !

(Regardant autour de lui.)

C'est l'influence atmosphérique
De l'endroit où nous nous trouvons !
Toutes les émanations
De ce tabac qu'on y fabrique...

CORILLA, *souriant.*

Nuisent aux déclarations !

ARTHUR, *éternuant.*

Attchis !... pardon !... attchis !

CORILLA, *viant.*

Ah ! c'est comique !

(Tendrement.)

Mais continuez... c'est égal...

Mon âme par vous maîtrisée...

ARTHUR.

O bonheur !

CORILLA.

En cédant à son penchant fatal...

Jamais pour vous... je crois, ne fut mieux disposée !...

ARTHUR, avec transport.

Délices du paradis !

(Reprenant sa déclaration.)

Pour toi, mon âme enivrée

Attchis !... attchis !

(Lui prenant la main.)

Veut sur ta main adorée.

Attchis ! attchis ! attchis !

(Il veut baiser la main de Corilla ; l'éternellement l'en empêche, il est obligé d'y renoncer.)

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Quand déjà son cœur plus tendre

Se décidait à m'entendre,

Ah ! morbleu ! c'est à se pendre !

O trop funeste destin !

A l'heure décisive

Un obstacle m'arrive,

Qui m'arrête et me prive

D'un triomphe certain !

CORILLA, riant.

Quand déjà mon cœur plus tendre

Se décide à vous entendre,

Lorsque j'allais me rendre

Et vous céder à la fin !

A l'heure décisive

Sa voix reste captive,

Et lui-même se prive

D'un triomphe certain !

ARTHUR.

Hélas ! à mon amour

Quand mon cerveau commande,

Pour calmer en ce jour

Une peine aussi grande,

Un mot... ce mot si doux

Qu'en vain j'attends de vous !

CORILLA, *avec coquetterie.*

Un seul mot?...

ARTHUR.

Il le faut!

(*Il éternue.*)

CORILLA, *riant.*

Eh bien... Dieu vous bénisse!

ARTHUR.

Ah! quel caprice!

Ah! quel supplice!

TOBY, *entrant, à Dora.*

Votre appartement est prêt!

ARTHUR, *à Corilla.*

Si milady daigne accepter mon bras? (*Éternuant.*) Atchïs!
Ça dure encore! c'est comme mon amour... c'est plus fort que
moi... (*Il sort par la gauche, donnant le bras à Corilla.*)

SCÈNE X.

DORA, *entrant par la droite.*

Ah! que viens-je de voir!... c'est lui!... c'est George, en ha-
bit de voyage... Ah! c'est qu'il ne sait pas encore!... et mon
oncle qui n'est pas là... Je n'ose pas lui apprendre que maître
Toby a consenti à ma prière... ce serait lui dire que je l'ai de-
mandé en mariage... (*Voyant Evendale qui entre.*) C'est lui...
je ne peux cependant pas le laisser partir.

SCÈNE XI.

DORA, EVENDALE.

EVENDALE.

ROMANCE.

PREMIER COUplet.

Je dois, par une loi sévère,
Fuir pour toujours
L'asile où j'espérais naguère
Passer mes jours.
Adieu, rives que j'abandonne,
Doux avenir!
De ces lieux, le devoir l'ordonne,

Il faut partir !...

Oui, loin de vous je vais mourir ;

Car, c'en est fait, il faut partir...

(*Apercevant Dora, qu'il n'avait pas vue en entrant.*)

Dora !...

DORA.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon oncle a dit, dans sa colère :

Éloignez-vous !...

Mais les parents ne gardent guère

De grands courroux.

De sa part il veut que je vienne ;

Et moi, tout bas,

Je viens vous dire de la mienne :

Ne partez pas !...

Je vous le dis tout bas, tout bas :

Si vous m'aimez, ne partez pas.

(*Elle sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE XII.

EVENDALE, seul, allant s'asseoir à gauche.

Ah ! c'est d'aujourd'hui seulement que je connais le malheur !... une jeune fille qui m'aime réellement, celle-là... qui m'aurait apporté en mariage la joie et la félicité de tous les instants... et au lieu de me jeter à ses pieds... de lui offrir ma fortune et ma main... j'en dois la repousser, la fuir à jamais... ah ! c'est pour le coup qu'il faut mourir !...

SCÈNE XIII.

EVENDALE, assis, CLIFFORT, qui est entré sur les derniers mots d'Evendale.

CLIFFORT, d'un air sévère.

Encore !... abandonner lâchement la partie au premier revers !

EVENDALE, se levant vivement.

Ah ! cette fois, si tu savais !

CLIFFORT.

Je sais tout !... l'oncle Toby m'a tout raconté... il m'a parlé de sa nièce Dora, d'une brave et honnête fille, qu'on serait heureux d'enrichir, je le comprends... et fier de nommer sa compagne !

EVENDALE, *avec désespoir.*

Et quand on ne le peut pas !

CLIFFORT.

Qu'en sais-tu?... qui te dit que ce bonheur ne t'est pas permis ?

EVENDALE.

Que veux-tu dire ?

CLIFFORT.

Ecoute !... Voilà un journal, la *Gazette de Bombay*, que je t'apportais ce matin, et que l'arrivée de maître Toby m'a empêché de te lire... (*Lisant.*) « Lady Evendale s'était embarquée pour aller à la recherche de son mari... mais le paquebot assailli par une tempête furieuse !... »

EVENDALE, *lui prenant le journal.*

Donne ! (*Le parcourant et jetant un cri.*) Ciel !... Ah ! pauvre femme !... (*Moment de silence. Cliffort contemple quelques instants Evendale, puis il lui dit :*)

CLIFFORT, *gravement.*

Milord, vous m'avez fait, il y a un an, une donation de tous vos biens, je vous la rends. (*Il lui remet un papier.*)

EVENDALE, *vivement.*

Ah ! mon ami !

CLIFFORT, *continuant.*

Ce n'est pas à moi, maintenant, c'est à cette jeune fille qu'il faut l'offrir... avant tout, il faut payer ses dettes. Quant à vos immenses revenus, il m'ont servi à acheter en votre nom, dans les environs, un magnifique château qui appartenait à lord Dembigh, son parc, ses métairies... et de plus, cette manufacture qui en dépendait.

EVENDALE, *avec joie.*

O ciel !

CLIFFORT.

Pensant que lord Evendale ne serait pas fâché de revoir, comme propriétaire, cette fabrique où il avait travaillé comme ouvrier, à la condition par lui d'y revenir chaque fois qu'il serait tenté d'accuser la Providence et de se plaindre d'elle.

EVENDALE, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! mon cher ami !

CLIFFORT.

Ecoute, maintenant... c'est demain la fête de ce canton... fête qui d'ordinaire se célébrait au château de Dembigh.

EVENDALE.

Ce que Dora regrettait.

CLIFFORT.

Le château sera ouvert... il sera illuminé... les danses sur la pelouse... le festin dans la grande salle... le village invité.

EVENDALE.

Et en première ligne, mes compagnons, mes camarades... pour le reste, ne dis rien à personne.

CLIFFORT.

Sois donc tranquille... on sait préparer une surprise... Pour commencer, je viens d'apprendre à maître Toby, que lord Evendale...

EVENDALE.

Y penses-tu ?

CLIFFORT.

Venait de te nommer régisseur du château de Dembigh, avec deux cents guinées de traitement.

EVENDALE.

A merveille !

CLIFFORT.

Aussi plus d'obstacles à ton bonheur... l'oncle consent... il attèle le cheval à la carriole, pour conduire les deux fiancés au château... et voici déjà les ouvriers de la manufacture qui viennent te féliciter... Je pars, je te précède... dans deux heures tout sera disposé.

EVENDALE.

Et dans deux heures je t'aurai rejoint avec son oncle. Adieu ! Adieu !...

CLIFFORT.

Adieu, mon ami ! *(Il s'éloigne vivement par la droite.)*

SCENE XIV.

EVENDALE, *seul*, puis LES OUVRIERS et LEURS FEMMES, *entrant en foule.*

Ah ! que j'aurais eu tort de me tuer !... ma seule crainte maintenant, c'est de mourir de joie, tant le cœur me bat avec violence.

FINALE.

CHOEUR, *entourant Evendale.*

Hyp! hyp! hyp! hyp! hourrey!...

En ouvrier sage,
Il veut du ménage
Faire aussi l'essai.

Hourey!

Compagne jolie
Est de notre vie
Bonheur le plus vrai.

Hourey!

Hyp! hyp! hyp! hyp! hourrey!

EVENDALE, *gaiement.*

Vous viendrez tous demain.

CHOEUR,

Hourey!

EVENDALE.

A la noce, au festin.

CHOEUR,

Hourey!

EVENDALE.

Boire à ce qui m'est cher!

CHOEUR.

Hourey!

EVENDALE.

Et bon vin, et porter!

CHOEUR,

Hourey!

Hyp! hyp! hyp! hourrey!

SCÈNE XV.

ARTHUR et CORILLA, *sortant de la porte à gauche, pendant que les ouvriers entourent Evendale.*

CORILLA.

Dans ce vieux bâtiment...

ARTHUR.

Où l'on respire à peine,

CORILLA.

Nous serons mieux que je n'avais pensé;
Si ce n'était pour ma migraine,
Cette odeur de tabac...

ARTHUR.

Dont on est oppressé.

(Arthur s'est dirigé vers la droite, au moment où Evendale se détachant du groupe des ouvriers, s'avance vers lui; ils se contemplent en se regardant.)

O ciel!

EVENDALE.

O ciel!

CORILLA, *riant, voyant le trouble d'Arthur.*
Serait-ce encore un nouveau rhume?

ARTHUR, *tout interdit.*

Eh non! eh non...

(Montrant Evendale.)

De ce côté, je vois...

CORILLA, *regardant.*

Grands Dieux!

EVENDALE, *la reconnaissant aussi.*

Grands Dieux!

CORILLA, *ne pouvant en croire ses yeux.*

Comment, sous ce costume!

(Atterrée.)

C'est lui!

EVENDALE, *de même.*

C'est elle!

CHŒUR, *s'avançant, et les regardant.*

Ah! qu'ont-ils donc tous trois?

ENSEMBLE.

EVENDALE.

Sort fatal! terreur profondé!
En mon cœur l'orage gronde.
Revenir du sein de l'onde
Pour détruire mon bonheur!
Toujours lui près de ma femme;
Ah! sur lui, sur cet infâme,
Que retombent de mon âme
Le dépit et la fureur!

CORILLA.

Sort fatal ! terreur profonde !
 Sur nous deux l'orage gronde.
 Qu'à nos vœux le ciel réponde
 Et nous sauve d'un malheur !
 A l'aspect seul de sa femme,
 Un courroux nouveau l'enflamme
 Et ranime de son âme
 Le dépit et la fureur !

ARTHUR.

Sort fatal ! terreur profonde !
 Sur nous deux l'orage gronde ;
 Le mari, que Dieu confonde,
 Revient donc pour mon malheur !
 A l'aspect seul de sa femme,
 Un nouveau courroux l'enflamme,
 Et ranime de son âme
 Le dépit et la fureur !

CHŒUR.

Leur terreur semble profonde,
 Dans leur cœur l'orage gronde ;
 (*Montrant Evendale.*)

On croirait, Dieu me confonde,
 Qu'il connaît ce grand seigneur !
 Et vois donc... la noble dame,
 Ses regards sont pleins de flamme,
 Et trahissent de son âme
 Le dépit et la fureur !

EVENDALE, à *Corilla à demi-voix.*

Quelle beureuse rencontre !

CORILLA, à *demi-voix.*

Point d'éclat dans ces lieux !

EVENDALE.

L'un à l'autre nous montre !

CORILLA, *de même.*

Ah ! soyez généreux !

EVENDALE.

O scène conjugale,
 Trio plein de chaleur !

CORILLA, *de même.*

Évitons le scandale,
 Pour vous !... pour votre honneur !

CORILLA et ARTHUR d'EVENDALE.

Devant eux, par prudence,
 Ah ! gardez le silence !
 L'heure de la vengeance
 Plus tard aura son tour.
 Sauvez à l'infidèle
 Une honte nouvelle,
 Et par égard pour elle
 Attendez un seul jour !

EVENDALE.

Devant eux, par prudence,
 Conservons le silence.
 Taisons-nous... la vengeance
 Bientôt aura son tour !
 Je punirai par elle
 Une injure cruelle,
 Et le couple infidèle
 Qui trahit mon amour !

CHOEUR, *les montrant.*

Ils sont de connaissance,
 Mais tous trois, par prudence,
 A demi-voix, je pense,
 Se parlent tour à tour.
 Certes, l'histoire est belle,
 Et piquante et nouvelle,
 Et d'une histoire telle
 Nous rirons plus d'un jour !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TOBY, *le fouet à la main*, DORA, *avec son
 manteau et son chapeau.*

DORA.

Nous voilà prêts.

TOBY, *riant.*

Et nous sommes pressés.

(Frappant sur l'épaule d'Evendale.)

La carriole attend les jeunes fiancés,
 Mon neveu !

• CORILLA, *étonnée.*
 Que dit-il ?

TOBY.

Qu'il épouse ma nièce !

DORA, à Corilla.

Où madame, demain.

CORILLA.

Ah ! cela m'intéresse !

Pour la noce j'arrive ! Ah ! vraiment, c'est charmant !
 (A Évendale, riant.)

C'est admirable, c'est charmant !

(A demi-voix.)

Quelle heureuse rencontre !

EVENDALE, à voix basse.

Point d'éclat en ces lieux !

CORILLA, de même.

Qu'ici l'amour se montre.

EVENDALE, de même.

Silence devant eux !

CORILLA, montrant Dora.

Que d'attraits et de grâce !

EVENDALE, à demi-voix.

Pour vous, pour votre honneur,

Silence !

CORILLA, le regardant en riant.

Lovelace !

EVENDALE.

Taisez-vous !

CORILLA, de même.

Séducteur !

ENSEMBLE.

CORILLA.

Devant eux, par prudence,

Je garde le silence ;

L'heure de la vengeance.

Plus tard aura son tour.

Ce mari si fidèle,

Des époux le modèle,

Forme chaîne nouvelle,

C'est chacun à son tour !

DORA et TOBY.

Ah ! quelle heureuse chance !

Quelle douce espérance !

Passer son existence

En un riant séjour !

(*Montrant Evendale.*)

Oui, cet époux modèle,
Près de sa tourterelle
Attentive et fidèle,
Ne vivra que d'amour !

EVENDALE.

Devant eux, par prudence,
Ah ! gardons le silence, etc.

CHOEUR.

Ils sont de connaissance,
Mais tous trois, par prudence, etc.

CORILLA, *gaiement, à Arthur.*

Mon tendre époux qui m'oublie,
De son côté se marie ;
Admirez la sympathie,
En vérité, c'est plaisant !

(*Bas à Evendale.*)

On pourrait, par jalousie,
Vous démasquer... l'on se tait !
Mais il faut qu'en amie
Bientôt je vous parle en secret.

EVENDALE.

Pas maintenant !

CORILLA.

C'est trop juste... l'on vous attend.

TOUS.

Partez ! partez !

EVENDALE, *à part, hors de lui.*

Que résoudre ? que faire ?

Cliffort qui n'est pas là !

TOUS.

Partez, heureux époux !

EVENDALE.

Ah ! je crois sur mes pas sentir trembler la terre !

TOBY, *à Evendale, lui montrant sa nièce.*

A vous de lui donner le bras... et nous...

DORA.

Et nous..

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De notre voyage
Fatal accident !
Quand l'amour l'engage
Par un doux penchant,

O chance inouïe,
Comme un spectre affreux,
L'époux qu'elle oublie
Paraît à nos yeux !

CORILLA.

De notre voyage,
Heureux dénoûment !
Lorsqu'un mariage
Se tramait gaiement,
Celle qu'on oublie,
Comme un spectre affreux,
Dans sa jalousie
Paraît à leurs yeux !

DORA et TOBY.

Tous trois en voyage
Mettons-nous gaiement.
Quel doux mariage
Bientôt nous attend !
Mon âme ravie
Et mon cœur joyeux,
N'auront dans la vie
Que des jours heureux !

(Evendale, troublé, en désordre, donne le bras à Dora; ils s'avancent vers le fond, précédés par Toby; Corilla les regarde avec un sourire ironique, tout en s'appuyant sur le bras de sir Arthur. Les ouvriers et leurs femmes sont différemment groupés. — La toile tombe.)

ACTE III.

Un beau parc dans le Comté de Galles; au fond du théâtre, une rivière qui traverse le parc. A gauche, quelques marches qui mènent à un pavillon élégant.

SCÈNE I.

CLIFFORT, environné de GARDES-CHASSE, de PAYSANS et PAYSANNES du Domaine, BRICK, 1^{er} garde-chasse.

CHOEUR, s'adressant à Cliffort.

Nous comprenons... cela suffit !
Car dans ce beau pays de Galles
L'intelligence est sans égale,
Et nous avons tous de l'esprit !

LE NABAB.

CLIFFORT.

Aujourd'hui donc, lord Evendale
Avec sa femme arrive ici !
Vous comprenez :

CHOEUR.

Oui ! oui ! oui ! oui !

CLIFFORT.

Il faut fêter leur arrivée :
Vous comprenez !

CHOEUR.

Oui ! oui ! oui ! oui !

CLIFFORT.

Quelle fête avez-vous rêvée ?

Que ferez-vous !

TOUS, *se regardant avec inquiétude.*

Nous ! nous !

CLIFFORT.

Que ferez-vous pour lui ?

TOUS, *avec satisfaction.*

Voici ! voici !

(Ils se mettent tous à jouer du cor gallois.)

CLIFFORT.

Très-bien ! très-bien... mylord sera ravi !

Des paysans Gallois j'aime la cornemuse.

Mais pour que milady s'amuse,

Il lui faudrait un bal... un orchestre et des fleurs :

Et puis, feu d'artifice, et verres de couleurs !..

Avez-vous cela ?

TOUS.

Non ! mais nous avons ici...

CLIFFORT

Quoi donc ?

TOUS

Voici ! voici !

(Ils reprennent le même air sur le cor gallois.)

CLIFFORT.

Comment ! encor la cornemuse !

(Se bouchant les oreilles.)

Assez ! assez !

CHOEUR, *reprise.*

Nous comprenons... cela suffit,

Car dans ce beau etc...

CLIFFORT, *avec impatience.*

Il faudrait donc alors employer cet esprit,

Et lui débiter avec grâce
 Quelque harangue !

Tous, effrayés.
 Une harangue, nous !
 CLIFFORT, s'adressant à Brick.

Toi, premier garde-chasse,

Ça te regarde !

BRICK.

Moi !..

CLIFFORT.
 Tu m'as l'air érudit...

Que diras-tu ?

BRICK.

Voici.

(Il se met à jouer du cor gallois.)

CLIFFORT, impatienté.

Toujours la cornemuse !

(A part.)

Je crois que le pays sur son esprit s'abuse.

CHOEUR.

Oui, nous avons tous de l'esprit,
 Car dans ce beau pays de Galle...

CLIFFORT, les interrompant.

J'entends une voiture.

BRICK, regardant au fond.

Ah ! si c'était milord !

CLIFFORT.

Milord ! O ciel ! Et rien n'est prêt encor !

Et l'heure avance... le temps vole...

BRICK, regardant vers la gauche.

Non ! ce n'est rien... rien qu'une carriole !

CLIFFORT, regardant aussi, et à part.

Lord Evendale !

(Haut.)

Allez préparer tout sans moi ;

En votre intelligence... en votre esprit j'ai foi !

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Nous comprenons, cela suffit ;
 Car dans ce beau pays de Galle
 L'intelligence est sans égale,
 Et nous avons tous de l'esprit.

CLIFFORT.

Oui, laissez-moi, cela suffit;
Car c'est lui, c'est lord Evendale,
Que, dans son ardeur sans égale,
En ce séjour l'amour conduit.

(Brick et les paysans sortent par la gauche, et Evendale entre vivement par la droite.)

SCÈNE II.

CLIFFORT, EVENDALE.

CLIFFORT, à Evendale.

Voilà bien ton impatience ordinaire... ne pas même laisser le temps de tout disposer pour ton bonheur.

EVENDALE, vivement.

Mon bonheur!... il est fini, dissipé, détruit à jamais... Ma femme existe!

CLIFFORT.

Ah! mon Dieu!

EVENDALE.

Je l'ai vue! je lui ai parlé.

CLIFFORT.

Tu en es sûr?

EVENDALE.

Nous avons déjà eu une scène... Je l'ai laissée à la manufacture... mais elle veut me suivre... et tu comprends... des explications devant Toby, devant Dora... Pauvre fille, il y a de quoi la tuer... Sans compter un scandale!

CLIFFORT.

Qu'il faut empêcher!

EVENDALE.

Et comment?

CLIFFORT.

Je vais la trouver... lui faire entendre raison.

EVENDALE.

Tu te flattes, mon ami... tu te flattes... ça n'est pas possible... et dans mon désespoir... je ne vois guère, pour lui échapper, qu'un seul moyen.

CLIFFORT.

Et lequel?

EVENDALE, faisant le geste de se faire sauter la cervelle.
Toujours le même... mon ancien.

CLIFFORT, sévèrement.

Encore!...

EVENDALE.

En connais-tu d'autres... je te le demande.... lorsqu'il me faut renoncer à Dora., lorsqu'au moment d'être heureux et libre... je me vois lié par une chaîne...

CLIFFORT, *avec impatience.*

Qu'après tout l'on peut rompre... dans ce pays le divorce est permis... et si ta femme y consent...

EVENDALE.

Elle n'y consentira pas.

CLIFFORT, *haussant les épaules.*

Bah !... tiens-tu à l'argent ?...

EVENDALE.

Du tout... depuis que j'ai appris à en gagner...

CLIFFORT.

Eh bien ! si je lui offrais de ta part la moitié de ton immense fortune !

EVENDALE, *vivement.*

Donne-lui tout, en échange de ma liberté... Je ne demande rien pour moi... rien que cette place de régisseur que tu m'as donnée... et dont la réalité comblerait tous mes vœux !

CLIFFORT.

C'est dit... je cours à la manufacture.

EVENDALE.

Merci !... car l'essentiel est d'empêcher ma femme de venir ici.

CLIFFORT.

Sois tranquille... tu ne la verras pas.

EVENDALE, *lui sautant au col.*

O mon ami, mon véritable ami !... grâce à toi le malheur s'en va.

CLIFFORT, *lui montrant Dora qui entre par la droite.*

Tiens !... et voilà le bonheur qui arrive. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

EVENDALE, DORA.

DORA, *entrant vivement et gaiement.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que d'affaires... c'est à peine si je pourrai y suffire... *(Apercevant Evendale.)* Ah ! que vous êtes gentil ainsi... bien mieux qu'en ouvrier... Ah çà, que devenez-vous donc, monsieur... disparu aussitôt notre arrivée.

EVENDALE.

Je m'occupais, Dora, de notre avenir, de notre bonheur !

DORA.

Et moi aussi... j'ai été voir la maison du régisseur... elle est charmante... un jardin, des fleurs... précisément ce que j'avais rêvé!... et je vous cherchais partout.

EVENDALE.

Pourquoi ?

DORA.

Je ne sais... mais il me semblait que vous deviez avoir quelque chose à me dire...

EVENDALE.

Que je vous aime, que je vous adore... et qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai embrassée.

DORA.

C'est possible !... mais je n'ai pas le temps... on cueille de tous les côtés des bouquets... et mon oncle Toby m'a promis de m'apprendre la chanson du vieux chasseur gallois et de sa meute... et il nous attend tous pour nous la faire répéter.

EVENDALE.

Et pourquoi tous ces apprêts ?

DORA.

Vous ignorez donc les nouvelles !... lord Evendale va venir.

EVENDALE.

Vous croyez ?

DORA.

C'est certain... il s'est fait précéder par sa femme, lady Evendale, qui arrive à l'instant même.

EVENDALE.

O ciel !

DORA, *gaiement.*

Vous ne savez pas !... c'est cette dame que nous avons reçue à la manufacture... avec ce petit gentleman, si drôle... atchis !...

EVENDALE, *terrifié.*

Elle est ici ?

DORA.

Elle s'est fait reconnaître à moi et à mon oncle, qui en fait part en ce moment à tout le monde.

EVENDALE, *à part.*

Et Clifford qui court après elle !

DORA.

Ah !... j'oubliais de vous le dire... elle a demandé le régisseur... et quand je lui ai eu appris que c'était vous, George Preston, que j'allais épouser... aujourd'hui même !... elle a répondu vivement : Je veux le voir, je veux lui parler !

EVENDALE, *à part.*

Grand Dieu!

DORA.

Peut-être pour vous faire son compliment, ou un cadeau, que sais-je!... (*Regardant à droite.*) Tenez, tenez... la voici, je vous laisse, et vais apprendre mon air gallois... que nous viendrons chanter en grande pompe et avec des bouquets, à lady Evendale!... (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE IV.

EVENDALE, puis CORILLA.

EVENDALE.

Allons, il n'y a pas à hésiter... la commission que j'avais confiée à Clifford, il faut m'en charger moi-même... et cette séparation à l'amiable, ce divorce... n'importe à quel prix... je l'obtiendrai.

CORILLA, *le saluant.*

Enfin, milord... on peut vous voir, seul, en tête-à-tête... j'en suis ravie... car j'ai à causer avec vous.

EVENDALE.

Et moi, milady, j'ai une demande à vous adresser.

CORILLA.

Cela se trouve à merveille! je vais donc droit au fait... Je viens, milord, vous proposer franchement et loyalement une réconciliation.

EVENDALE, *poussant un cri de rage.*

Oh! j'aurais dû m'en douter... il y a en nous un tel instinct de contradiction!

CORILLA.

Je vous prouve le contraire! je consens à oublier vos torts...

EVENDALE, *avec exaspération.*

Vous!... voilà qui est d'une audace!

CORILLA.

Votre fuite, vos aventures, votre déguisement en ouvrier, pour cette jeune fille. (*D'un ton de reproche.*) Vous n'en auriez pas fait autant pour moi, perfide!

EVENDALE, *se contenant à peine.*

Milady!...

CORILLA, *riant.*

Et votre place de régisseur... et cette plaisanterie de mariage... Je pourrais me plaindre... vous faire des reproches!

EVENDALE.

Il ne manquerait plus que cela! vous, madame, vous!

CORILLA, *gaiement.*

Voilà que vous vous fâchez ! est-ce que je me fâche, moi?... je suis tranquille, je suis calme, comme les gens...

EVENDALE, *avec ironie.*

Qui n'ont rien à se reprocher.

CORILLA.

Eh bien ! si... quelques étourderies, qui ont tourné à votre avantage... ce dont j'ai été la première punie... car ce sir Arthur... à qui, du reste, je n'ai accordé que le droit de soupir, ce sir Arthur est un sot, un fat, à qui vous devez une grande reconnaissance !

EVENDALE.

Moi ?

CORILLA.

Oui, monsieur ; il vous a fait valoir, ingrat ! il vous a fait regretter.. ce que je ne croyais pas possible, mais les femmes... écoutez bien, milord ! ceci est de la haute morale, les femmes s'en tiendraient plus souvent à leur mari... si elles savaient de quelle succession elles sont menacées !.. Vous, du moins, vous étiez amusant dans vos ennuis, et original dans vos colères... mais lui, il est assommant... je viens de le congédier... il part ! Cet aveu, je l'espère, doit vous suffire !

EVENDALE.

Non, milady !

CORILLA.

Et que voulez-vous de plus ?

EVENDALE.

Une séparation... un divorce.

CORILLA.

Vraiment ! c'est bien difficile.

EVENDALE.

Pourquoi ?

CORILLA.

Mon consentement qui est nécessaire, qui est même indispensable, vous rendrait si heureux, qu'il y a grandement à parier que je ne le donnerai pas.

EVENDALE, *se contenant.*

Milady, si vous acceptiez cette séparation, il est bien entendu que je vous laisse toute ma fortune.

CORILLA.

Vous me détestez donc bien ?

EVENDALE.

Non... mais je veux à tout prix...

CORILLA.

Votre haine est trop généreuse... la mienne ne le sera pas moins... (*Tendrement.*) Je refuse, je reste près de vous, je ne vous quitte plus. Vous conviendrez, malgré votre mauvaise humeur, qu'il est impossible d'être plus aimable.

EVENDALE.

Exprès, morbleu ! pour me faire enrager !

CORILLA, *gaiement.*

Cela vous fait enrager... il fallait donc le dire ; si je l'avais su, milord, je vous aurais adoré!.. mais je peux, dans ma vengeance, réparer le temps perdu.

EVENDALE.

Finissons-en, milady, et parlons sérieusement. Si vous persistez à refuser cette séparation à l'amiable, je l'obtiendrai malgré vous !

CORILLA.

Et comment, s'il vous plaît ?

EVENDALE.

En plaidant !

CORILLA, *avec colère.*

Plaider... vous l'oserez... Il suffit, milord, le défi est jeté... vous me déclarez la guerre... je l'accepte. (*Avec ironie.*) Pour commencer, et quelle que soit votre estime pour maître Toby, le fabricant, et pour sa famille, j'ai trop longtemps toléré vos inclinations manufacturières, et je vous prie de congédier sur-le-champ l'oncle et la nièce.

EVENDALE, *avec indignation.*

Qu'osez-vous dire ?

CORILLA, *avec fierté.*

Que je suis ici chez moi!... c'est ce que vous aurez la bonté de faire comprendre à M. Toby.

EVENDALE.

Jamais !

CORILLA.

J'entends qu'il sorte d'ici !

EVENDALE.

Il ne sortira pas !

CORILLA.

Ils vont venir... (*Indiquant le pavillon à gauche.*) Je les attends dans ce pavillon... et nous verrons.

EVANDALE.

Soit !... déshonorez-nous, vous et moi, par une scène pareille et par un tel éclat... je le désire.

CORILLA.

Vous le désirez ?

EVANDALE.

Ce sera une circonstance aggravante dans notre procès en séparation.

CORILLA.

A la bonne heure !... Renvoyez-les donc vous-même... sinon, et avec tous les égards possibles, c'est moi qui m'en chargerai...
(*Elle entre dans le pavillon à gauche.*)

EVANDALE, à part.

Moi, moi, leur avouer mes torts... moi, les renvoyer de ce château... non, jamais !... et je sais ce qui me reste à faire...
(*Il disparaît un instant par la droite.*)

SCENE V.

TOBY, DORA, TOUT LE VILLAGE avec des bouquets ; puis EVANDALE et CORILLA.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHOEUR.

Jour de fête et d'allégresse,
Nous accourons en ces lieux
Offrir à notre maîtresse
Nos hommages et nos vœux !

TOBY, à Dora.

Oui, nous savons très-bien l'air du pays de Galle,
Mais nous allons encor le répéter !

(Aux paysans.)

Qu'ici votre voix se signale.

(A Dora.)

Ne va pas te déconcerter !

DORA.

Laissez-moi faire un trait, pour essayer ma voix !

TOBY.

Pas mal ! pas mal !

DORA.

Vous croyez ?

TOBY.

Je le crois !

PREMIER COUPLET.

Lorsque la nuit est claire,
Avez-vous vu parfois
L'esprit de la bruyère ?

Il chasse au fond du bois ;
Sa meute qui le suit,
Et court à petit bruit !...

DORA.

Court et passe en grondant,
Comme au loin, sourdement,
Vient mugir l'ouragan !

TOBY.

Entendez-vous les jappements
Des fins limiers, des chiens courants ?
 tous, imitant l'abolement des chiens.
Ouah ! ouah ! ouah ! ouah ! ouah !
Ouah ! ouah ! ouah ! ouah ! ouah !
 C'est la chanson,
 C'est la leçon
Du grand chasseur des bois,
 C'est la chanson
Du grand chasseur gallois !

DEUXIÈME COUPLET.

DORA.

Est-ce le daim,
Où le noir sanglier,
Qu'en sa course rapide
Il suit dans le sentier ?
Non, non, non, c'est Jenny,
Qui court, passe et s'enfuit !

TOBY.

Fillettes du pays,
Ah ! dans l'ombre des nuits,
Restez bien au logis !

DORA et TOBY.

Entendez-vous les jappements
Des fiers limiers, des chiens courants ?
 tous, imitant l'abolement des chiens.
Ouah ! ouah ! ouah ! ouah ! ouah !
Ouah ! ouah ! ouah ! ouah ! ouah !
 C'est la chanson,
 C'est la leçon
Du grand chasseur des bois,
 C'est la chanson,
 C'est la leçon
Du vieux chasseur gallois !

CORILLA, *sortant du pavillon, à Dora et Toby qui lui présentent des fleurs,*
 Merci, mes bons amis, de ce joli bouquet !
 Je le reconnâtrai par un cadeau.

(*Faisant signe à Toby de s'approcher.*)

Silence !

Et pas le moindre éclat, surtout en ma présence !
 (*A voix basse.*)

Vous allez marier votre nièce ?

TOBY.

En effet,

Avec George Preston !

CORILLA, *de même.*

C'est un mauvais sujet !...

Et déjà marié !

TOBY.

Juste ciel !

CORILLA.

Du silence !

Devant eux, je l'ai dit... point d'éclat, point de bruit !
 Mais de ce bon avis faites votre profit !

DORA, *à Toby, montrant Corilla.*

Pour elle, au moins, disons notre premier couplet !

TOBY, *avec colère.*

O trahison ! ô perfidie !

DORA.

Mais ce n'est pas cela... mais vous manquez l'effet.

TOBY, *de même.*

Ah ! quelle horreur ! quelle infamie !

DORA, *reprenant le couplet.*

Lorsque la nuit est claire,

Avez-vous vu parfois

L'esprit de la bruyère ?

Il chasse au fond du bois.

TOBY, *de même.*

O trahison ! ô perfidie !

Ah ! quelle horreur ! quelle infamie !

DORA.

Mais, mon Dieu ! vous manquez l'effet !

Ah ! mon oncle, je vous en prie,

Allons, dites bien ce couplet :

A la pauvre Jenny,

Qui tremble et frémit !

Eh bien ! mon oncle ?...

TOBY.

Ouah ! ouah ! ouah ! ouah !

DORA.

Mais ce n'est pas cela !

TOBY.

Ouah ! ouah !

(A part.)

J'étouffe ! et la fureur m'opresse !

CORILLA.

Partez ! emmenez votre nièce !

TOBY, *à Corilla et à Evendale qui vient d'entrer.*

Oui, je pars sur-le-champ !

CORILLA, *bas à Evendale, d'un air triomphant.*

J'ai dit qu'il partirait,

Il partira !

EVENDALE, *à demi-voix et avec colère.*

Non pas !... J'ai dit qu'il resterait.

ENSEMBLE.

CORILLA.

La guerre ! la guerre !

C'est vous qui la voulez !

La guerre ! la guerre !

Vous l'aurez ! et tremblez !

La même chaîne

Toujours nous unira !

Ma haine, ma haine,

Partout vous poursuivra !

DORA.

La plaisante affaire !

Moi je n'ai pas tremblé.

Mon oncle, au contraire,

S'est lui-même embrouillé.

Sa terreur soudaine

Doublait son embarras !

J'ai cru que de peine,

Il ne sortirait pas !

EVENDALE.

La guerre ! la guerre !

C'est vous qui la voulez !

La guerre ! la guerre !

Vous l'aurez ! et tremblez !

Ma chaîne, ma chaîne,

Bientôt se brisera !

Ma haine, ma haine,
Partout vous poursuivra !

TOBY.

Que faire ? que faire ?
A mes yeux aveuglés,
Fatale lumière,
Tout à coup vous brillez !
Nouvelle peine
Pour ma pauvre Dora ;
Ma haine, ma haine
Partout le poursuivra !

CHOEUR.

Ah ! la plaisante affaire !
Dora n'a pas tremblé,
C'est son oncle, au contraire,
Que voilà tout troublé.
Quelle peine est la sienne,
Quel est son embarras !

J'ai cru que de peine
Il ne sortirait pas !

TOBY, *prenant Dora par la main.*

Allons ! partons !

DORA.

Comment ! nous en aller !
Et notre mariage, il faut bien en parler !

EVENDALE, *passant au milieu du théâtre.*

Non ! il devient, hélas ! impossible !

TOBY et CORILLA, *à part.*

Et pour cause !

EVENDALE.

Lord Evendale, lui-même, à cet hymen s'oppose !

DORA et TOBY, *surpris.*

Lord Evendale !

EVENDALE.

Il vient d'arriver... je l'ai vu...
Et tel est l'ordre exprès que de lui j'ai reçu !
Maître de ce château... son bien, il en dispose
Pour vous, maître Toby !

TOBY, *stupéfait.*

Pour moi !

TOUS.

Pour lui !

EVENDALE.

C'est son dessein !

Et l'acte, en bonne forme, est signé de sa main ;

Je viens vous le remettre...

(Il le donne à Toby.)

TOBY, hors de lui.

A moi ! l'étrange chose !

Mon sort, quoique pénible, est encore assez beau !

Oui, je perds un neveu... mais je gagne un château !

Et je reste ?

EVENDALE, bas à Corilla avec ironie.

Maître Toby !

Vous le comprenez, est chez lui !

Et ne partira pas... c'est donc nous, milady.

CORILLA, avec une colère concentrée.

Je partirai, d'accord... mais vous, vous me suivrez !

EVENDALE.

Vous croyez !

CORILLA.

J'en répons !

EVENDALE.

Nous verrons !

CORILLA.

Vous verrez !

ENSEMBLE.

DORA.

O douleur amère !

O cœur désolé !

De tant de misère

Il reste accablé.

D'où vient donc la haine

Qui nous sépara ?

Je sens qu'à la peine

Il succombera !

EVENDALE.

O douleur amère !

O cœur désolé !

De tant de misère

Il reste accablé.

Mais bientôt ma chaîne,

Oui, se brisera !

Et partout ma haine,

Partout vous suivra !

CORILLA.

Dans sa peine amère,
 Son cœur désolé,
 De tant de misère,
 Il reste accablé.
 Puisque votre haine
 Partout me suivra,
 Jamais notre chaîne
 Ne se brisera !

TOBY.

O destin prospère !
 Ah ! suis-je éveillé,
 Ou suis-je, au contraire,
 Bien ensorcelé ?
 Domaine, domaine !
 Château que voilà,
 Fortune soudaine,
 Ma tête se perdra !

CHŒUR, montrant Dora.

O douleur amère
 Pour son cœur désolé !
 De tant de misère
 Il reste accablé.
 D'où vient donc la haine
 Qui les sépara ?
 Je vois qu'à sa peine
 Elle succombera.

(*Corilla sort par la gauche, le chœur s'éloigne par la droite ainsi que Toby qui emmène Dora désolée.*)

SCÈNE VI.

EVANDALE, seul.

Oui, cette fois, mon parti est pris. (*Regardant du côté où Corilla est sortie.*) Elle aura beau faire, je partirai sans elle, et je ne tarderai pas... Qui me retiendrait, maintenant ?... J'ai perdu Dora... Dora, dont je n'étais pas digne, et que j'aime plus que jamais !... Je devais un dédommagement à ce brave homme, dont j'ai troublé le bonheur et la tranquillité... Maintenant, le temps d'assurer le reste de ma fortune à Dora... et ces devoirs remplis, je me donnerai le plaisir de me soustraire définitivement à ma femme... et j'espère qu'à présent Clifford lui-même me permettra de partir.

SCÈNE VII.

EVENDALE, CLIFFORT, *qui est entré pendant les dernières paroles.*

CLIFFORT, à Evendale, *lui frappant sur l'épaule.*

Non !

EVENDALE.

Ah ! te voilà, mon ami, mon cher ami !... Tu ne sais donc pas que, pendant que tu courais à la manufacture, lady Evendale venait me trouver ici au château ?

CLIFFORT, *froidement.*

Si, vraiment... Derrière une charmille, et sans être aperçu d'elle, je l'ai vue, comme je te vois... et je l'ai entendue causer avec Toby, qui maintenant sait tout !

EVENDALE.

Eh ! ce n'est rien encore ! Lady Evendale a refusé toute séparation. Plus terrible que jamais, elle ne veut rien entendre. C'est une guerre à mort... Tu vois donc qu'il n'y a pas au monde de malheur pareil au mien !

CLIFFORT.

Peut-être !... Tu te crois toujours privilégié, et, prompt à te désespérer, tu ne sais jamais rien supporter avec sang-froid et courage... Moi, qui te parle, il m'est arrivé, depuis que je t'ai quitté, le coup le plus imprévu, le plus terrible, le plus fatal !

EVENDALE.

Et moi, qui ne pense qu'à mes chagrins... Parle, mon ami, parle.

CLIFFORT.

A quoi bon ?

EVENDALE.

Je le veux, je l'exige.

CLIFFORT.

Eh bien !... tu le sais déjà... mari trompé, j'étais parti, sans rien dire, pour le Caucase... et depuis cinq ans, ma femme se croyait veuve, et moi garçon... mais il n'est pas ici bas de bonheur durable !

EVENDALE.

On a tout découvert ?...

CLIFFORT.

A peu près.

EVENDALE.

O ciel !

CLIFFORT.

Une belle occasion de se tuer !

EVENDALE.

Eh bien ! partons ensemble, ne nous séparons pas... le veux-tu ?

CLIFFORT, *après un moment de silence.*

Non... un sage a dit quelque part : Avant de quitter la vie, regarde autour de toi, si tu n'as pas quelque malheur à secourir... J'ai regardé... j'ai vu qu'en vivant, je pouvais encore rendre un service... assurer le bonheur d'un ami... et je reste.

EVENDALE.

Mais il n'y a plus d'espoir !

CLIFFORT.

C'est là que nous triomphons nous autres médecins... et il me semble que l'année dernière déjà, tu ne t'es pas trouvé si mal de mes ordonnances.

EVENDALE.

D'accord... mais aujourd'hui, après ce qui s'est passé avec lady Evendale, que rien ne pourra désarmer !

CLIFFORT.

Qui sait ?

EVENDALE, *haussant les épaules*

Allons donc !... tu l'amènerais à cette séparation, à ce divorce, que dans sa volonté de fer elle refuse ?

CLIFFORT.

Pourquoi pas ?... (*Tirant un papier de sa poche.*) Tiens ! voici un papier sur lequel je viens de tracer des caractères magiques... Je les tiens d'un sage, qui m'avait appris, dans l'Inde, à fasciner les serpents.

EVENDALE.

Oui, mais les femmes ?

CLIFFORT.

Les femmes aussi.

EVENDALE.

Mais la mienne ?

CLIFFORT.

Tout comme une autre... Essaies-en !

EVENDALE.

Y penses-tu ?

CLIFFORT, *le lui donnant.*

Essaies-en !... qu'est-ce que cela te coûte !... aie confiance, une fois en ta vie, en ton médecin.

EVENDALE, *hésitant.*

Mais, mon ami...

CLIFFORT.

Remets-lui seulement, et sans lui dire un mot, cette espèce de talisman, dont la vertu secrète est telle, qu'à sa vue, esclave soumise, elle obéira à tes moindres désirs... à tes moindres gestes... tu n'auras qu'à commander.

EVENDALE.

Tu as un sang-froid qui me confond... mais en attendant, lady Evendale va venir, fidèle à sa menace, me prendre, pour partir avec elle.

CLIFFORT.

Elle partira seule... moi, je vais trouver Toby... tout arranger avec lui... et dans quelque temps... dès qu'une autre union sera possible et convenable...

EVENDALE, *vivement.*

Quoi, vraiment!... tu crois toujours que lady Evendale...

CLIFFORT, *froidement.*

Je pense que pour se rendre à la ville voisine, le chemin le plus court et le plus agréable pour elle, est la petite rivière qui traverse le parc... Je vais faire disposer, en ton nom, et de la manière la plus élégante, la barque qui doit l'emmener... A bientôt, mon ami, à bientôt... (*Il sort par la gauche.*)

SCENE VIII.

EVENDALE, CORILLA, *entrant par la droite.*

FINALE.

CORILLA.

Je vous l'ai dit, milord... sans vous je ne puis vivre...

Je quitte ce château... Vous allez donc me suivre!

(*Geste d'impatience d'Evendale.*)

Ce sera! je le veux ainsi!

EVENDALE, *à part, en regardant le papier cacheté qu'il tient à la main.*

Ah! si j'osais!

CORILLA.

Parlez... J'attends ici

Votre réponse!

EVENDALE, *lui tendant le papier.*

La voici!

CORILLA, *souriant en le décachetant.*

Quoi! vous daignez m'écrire!... Ah! c'est une faveur.

(*Jetant les yeux sur l'écriture.*)

O ciel!

(*Elle manifeste la plus grande terreur, et se soutient à peine en parcourant le billet qu'elle tient d'une main tremblante.*)

LE NABAB.

ENSEMBLE.

CORILLA, *à part.*

Je sens dans mes veines
 Un froid glacial !
 O terreurs soudaines !
 Souvenir fatal !
 Tremblante, indécise,
 Ce pouvoir vainqueur,
 D'effroi, de surprise
 Fait battre mon cœur !

EVENDALE, *stupéfait.*

Ah ! j'y crois à peine !
 Cet écrit fatal
 Dans ses traits amène
 Changement total !
 Quelle est ma surprise !
 Ce pouvoir vainqueur,
 Tout à coup maîtrise
 Et dompte son cœur !

EVENDALE, *s'approchant d'elle avec crainte et curiosité.*

De cet écrit vous comprenez
 Quelle est la terrible influence !

(Corilla baisse la tête et fait signe que oui.)

Vous comprenez quelle puissance
 Sur vous il me donne...

CORILLA, *baissant la tête avec soumission.*

Ordonnez !

EVENDALE, *à part.*

Je n'en puis revenir !... *(Haut.)* Eh bien ! donc, je demande
 Que dès ce jour nous soyons séparés !

CORILLA.

Soit !

EVENDALE, *surpris.*

Vous consentez ?

CORILLA.

Oui !

EVENDALE.

Vous me le signerez !

*(Corilla fait signe que oui.)*EVENDALE, *à part, avec joie.*

Ah ! de ce talisman que la magie est grande !
 Tous nos nœuds, grâce au ciel, seront enfin rompus !

CORILLA.

Ils le sont, et de droit ! qu'exigez-vous de plus !

(En ce moment, une barque élégamment ornée et pavoisée commence à paraître sur la rivière qui, au fond du théâtre, traverse le parc.)

REPRISE ENSEMBLE.

CORILLA.

Je sens dans mes veines

Un froid glacial, etc...

EVENDALE.

Ah ! j'y crois à peine !

Bonheur sans égal, etc.

(Corilla, comme subjuguée par un pouvoir surnaturel, s'avance vers la barque, de laquelle descend Cliffort ; à sa vue, Corilla reste pétrifiée : Cliffort ôte son chapeau, lui offre la main avec galanterie, et la reconduit jusqu'à la barque dans laquelle elle monte. Puis, sur la ritournelle du morceau précédent, la barque s'éloigne du rivage.)

CLIFFORT, à Evendale, après le départ de Corilla.

Eh bien ! eh bien ! que te disais-je ?...

EVENDALE.

C'est à confondre... ma femme ?...

CLIFFORT.

Était la mienne.

EVENDALE, poussant un cri.

O ciel !

CLIFFORT.

Sois tranquille, je suis philosophe.

SCÈNE IX.LES MEMES, TOBY, DORA, TOUS LES PAYSANS ET PAYSANNES DU
DOMAINE, accourant sur le théâtre et entourant Evendale.

CHOEUR.

Nous venons pour les fiançailles

De notre ami George Preston.

A bientôt les épousailles,

C'est le vœu de tout le canton !

Vive Dora ! vive Preston !

FIN.